

*Dans le cadre de l'édition 2007 de « Lire en fête »  
et du « Marathon de la lecture »  
organisé par l'Institut Français de Varsovie  
le 20 octobre 2007,  
des jeunes et des adultes sont invités à...*

# *Lire contre la Misère*

Pour marquer la 20<sup>ième</sup> Journée internationale  
pour l'élimination de la pauvreté, le 17 octobre 2007

Information générale sur la journée : [www.oct17.org](http://www.oct17.org)

Information nationale sur la journée sous le patronage du Commissaire polonais  
aux droits des citoyens (RPO) : [www.przeciw-ubostwu.rpo.gov.pl](http://www.przeciw-ubostwu.rpo.gov.pl)

---

## RECUEIL de TEXTES et CHANSONS

Rassemblés par Arnaud Léonard, Professeur d'Histoire/Géographie,  
LFV René Goscinny et ATD Quart Monde

---

Partenariat:



Międzynarodowy Ruch  
ATD Czwarty Świat w Polsce  
[www.atd.org.pl](http://www.atd.org.pl)

## Introduction

### Donner la parole à ceux qui vivent la grande pauvreté :

La pauvreté peut être définie en termes économiques, politiques ou encore sociologiques. Mais parce que les chiffres ne disent rien des souffrances, les meilleures définitions de la pauvreté sont souvent celles des personnes qui vivent dans les difficultés.

#### Témoignages : « La pauvreté, c'est... »

« La pauvreté, c'est pas seulement dans les poches, c'est dans la tête. »

« La misère, c'est quand tu ne sais pas comment fonctionne le monde, un peu comme si tu étais hors du monde. »

« La pauvreté, c'est avoir les mêmes rêves que tout le monde pour l'avenir, mais aucun moyen de les réaliser sur terre. »

« La pauvreté, c'est devoir mieux me comporter avec mes gosses que quiconque, parce que quelqu'un m'observe. »

« La pauvreté, c'est marcher partout, tout le temps, par tous les temps. »

« La pauvreté, c'est être traité comme rien, moins que rien, et l'accepter. »

« Héberger quelqu'un, c'est interdit. Mais les familles disent souvent : on ne peut pas laisser un chien dehors, on ne laisse personne dehors ! »

« La pauvreté, c'est garder ses secrets, devoir dire des mensonges et faire semblant. »

« La pauvreté, c'est avoir besoin d'aide, mais avoir trop peur d'être jugée comme une mère incapable pour la demander. »

« La pauvreté, c'est raconter toute ma vie, encore et encore, simplement pour obtenir ce à quoi j'ai droit. »

« La pauvreté, c'est que chacun pense avoir le droit de dire son opinion à mon sujet, simplement parce que je demande un peu d'aide. »

« La pauvreté, c'est ne pas avoir une seule personne à qui parler qui ne soit payée pour m'écouter. »

« Dans le fait d'être pauvre, le pire, c'est de regarder la vie passer et de ne jamais être dedans. C'est difficile, car même si on fait des efforts pour être dedans, on n'y arrive pas. On ne veut pas de nous. »

« Le plus dur, quand on est pauvre, ce n'est pas de ne pas avoir de sous, c'est de ne pas être reconnu, c'est de ne pas avoir de place dans la société. »

*(Extrait du journal « Résistances », publié à l'occasion du 17 octobre 2004)*

# TEXTES

## Texte 1:

*Cahiers du Quatrième Ordre, celui des pauvres Journaliers, des Infirmes, des Indigents, etc., l'Ordre sacré des infortunés - M. Dufourny de Villiers*

Ce texte est intitulé *Cahiers du Quatrième Ordre, celui des pauvres Journaliers, des Infirmes, des Indigents, etc., l'Ordre sacré des infortunés ; ou Correspondance philanthropique entre les Infortunés, les Hommes sensibles, et les Etats généraux : pour suppléer au droit de députer directement aux Etats, qui appartient à tout français, mais dont cet Ordre ne jouit pas encore.* Dans ce texte, l'auteur, M. Dufourny de Villiers, réagit à l'exclusion des plus pauvres des assemblées de district (du Tiers Etat) qui s'étaient réunies trois jours auparavant à Paris pour d'une part, rédiger les cahiers de doléances et d'autre part, élire « *les électeurs* » qui, à leur tour éliraient les représentants aux Etats généraux. Ces « *conditions de cens* » excluent les plus pauvres des droits dits civils et politiques accordés pour la première fois aux sujets du roi devenus « *citoyens* ». Il fallait payer six livres de capitation (d'impôt) pour être admis à ces assemblées.

*« Je ne demanderai pas seulement pourquoi il y a tant de malheureux, mais pourquoi ils ne sont pas considérés chez nous comme des hommes, comme des frères, comme des Français. Pourquoi cette classe immense de journaliers, de salariés, de gens non gagés [...] cette classe qui a tant de représentations à faire, les seuls qu'on pût peut-être appeler du nom trop véritable, mais avilissant et proscrit de doléances, est-elle rejetée du sein de la Nation ? Pourquoi n'a-t-elle pas de représentants propres ?*

*Pourquoi cet ordre qui, aux yeux de l'opulence et de la grandeur, n'est que le dernier, le quatrième des ordres, mais qui, aux yeux de l'humanité, aux yeux de la vertu comme aux yeux de la religion, est le premier des ordres, l'ordre sacré des infortunés ; pourquoi, dis-je, cet ordre qui, n'ayant rien, paye le plus, est le seul qui ne soit pas appelé à l'Assemblée nationale, et envers lequel le mépris est, si j'ose le dire, égal à l'injustice ? [...]*

*La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen devrait commencer par ces éternelles vérités : « l'homme est plus grand que le citoyen, l'infortuné est plus grand que l'homme. » [...]*

*Le quatrième Ordre ne sera point convoqué en 1789 ; s'il l'était, il choisirait sans doute un autre Représentant que moi ; mais en m'efforçant de suppléer à l'exercice du droit naturel dont il est privé, j'espère obtenir son aveu, sa confiance, sa correspondance, surtout ses bénédictions. Une si belle cause trouvera dans la sensibilité de mon cœur des ressources que des talents ne pourraient remplacer, et dans la fermeté de mon caractère, le courage nécessaire, soit pour écarter les mépris de l'orgueil, soit pour combattre sans relâche l'opposition de l'intérêt personnel. Identifié depuis longtemps avec les Infortunés, ce n'est pas seulement pour avoir éprouvé des revers que je suis attaché à leur sort, ce n'est point par l'odieux motif de l'égoïsme ; Non ignara mali, miseris succurrere disco ; c'est pour avoir été le témoin de leurs grandes vertus. Laborieux, constants, infatigables, courageux, patients, humbles, pleins de confiance en la Providence, bons pères, ils sont les plus bienfaisants de tous les hommes, ils le sont par sentiment, et non par réflexion ou par vanité, ils le sont et je pourrais les abandonner ! je pourrais ne pas invoquer en leur faveur la protection de tous les gens de bien ! je pourrais ne pas les disculper, ou, même les excuser de quelques faiblesses que leur reprochent des hommes sans mœurs et sans foi, corrompus par principes, des êtres dégradés, qui osent les traiter de canailles !*

*Oui frères aînés ! qui vendez Joseph, qui abandonnez Benjamin, méprisants égoïstes, renégats de l'Humanité, c'est de cette prétendue canaille que je me ferai gloire d'être le défenseur. Dans ce dessein que rien ne pourra me faire abandonner, et que certainement toute autorité bienfaisante fécondera, je publierai tous les Mémoires qui me seront adressés pour plaintes, révélation et réformation d'abus, je sais*

que j'embrasse sous ce titre presque tout ce qui est objet de délibérations, parce qu'il n'est presque pas d'abus dont cette portion de la Nation ne sente l'effet direct ou indirect ; mais mon dessein est, en ne taisant rien d'utile à mes Commettants, de ne consigner dans ces Cahiers aucune personnalité, aucune pièce dictée par la passion, l'esprit de parti, l'enthousiasme ou la haine. La portion de la Nation, sous le nom de laquelle ces Cahiers seront rédigés, le quatrième Ordre est à la vérité sujet à l'erreur sur les causes, mais il ne se trompe presque jamais sur les effets, sa franchise donne un très grand poids à sa dénonciation, et ses tortures commandent le respect et l'allégeance. [...]

Ainsi lorsque la sensibilité nationale pourra s'arrêter sur ce tableau de la misère [...] qui peut douter qu'elle ne commande au génie de dévoiler quelques nouveaux moyens, non seulement de diminuer le nombre des infortunés et de les soulager, mais de prévenir les fléaux qui dévorent ces véritables héros de la société ? [...]

NB. On est prié de faire remettre les Mémoires, franc de port, à l'adresse de M. Dufourny de Villiers, rue des Mathurins, au petit hôtel de Clugny. »

---

## Texte 2:

### *L'Extinction du paupérisme*, LOUIS BONAPARTE, 1844

« Que le gouvernement mette à exécution notre idée, en la modifiant de tout ce que l'expérience des hommes versés dans ces matières compliquées peut lui fournir de renseignements utiles, de lumières nouvelles ; qu'il prenne à cœur tous les grands intérêts nationaux, qu'il établisse le bien-être des masses sur des bases inébranlables, et il sera inébranlable lui-même. La pauvreté ne sera plus séditeuse, lorsque l'opulence ne sera plus oppressive, les oppositions disparaîtront et les prétentions surannées qu'on attribue à tort ou à raison à quelques hommes, s'évanouiront comme les *folles brises* qui rient la surface des eaux sous l'équateur, et s'évanouissent en présence du *vent réel* qui vient enfler les voiles et faire marcher le navire.

C'est une grande et sainte mission, bien digne d'exciter l'ambition des hommes, que celle qui consiste à apaiser les haines, à guérir les blessures, à calmer les souffrances de l'humanité en réunissant les citoyens d'un même pays dans un intérêt commun, et en accélérant un avenir que la civilisation doit amener tôt ou tard.

Dans l'avant-dernier siècle, La Fontaine émettait cette sentence, trop souvent vraie et cependant si triste, si destructive de toute société, de tout ordre, de toute hiérarchie : "Je vous le dis en bon français, notre ennemi, c'est notre maître !"

Aujourd'hui, le but de tout gouvernement habile doit être de tendre par des efforts à ce qu'on puisse dire bientôt : "Le triomphe du christianisme a détruit l'esclavage ; le triomphe de la révolution française a détruit le servage ; le triomphe des idées démocratiques a détruit le paupérisme !"

---

## Texte 3:

### *Les Misérables*, VICTOR HUGO

#### Extrait 1

« Jean Valjean était d'une pauvre famille de paysans de la Brie. Dans son enfance, il n'avait pas appris à lire. Quand il eut l'âge d'homme, il était émondeur à Faverolles. Sa mère s'appelait Jeanne Mathieu ; son père s'appelait Jean Valjean, ou Vlajean, sobriquet probablement, et contraction de *Voilà Jean*.

Jean Valjean était d'un caractère pensif sans être triste, ce qui est le propre des natures affectueuses. Somme toute, pourtant, c'était quelque chose d'assez endormi et d'assez insignifiant, en apparence du moins, que Jean Valjean. Il avait perdu en très bas âge son père et sa mère. Sa mère était morte d'une fièvre de lait mal soignée. Son père, émondeur comme lui, s'était tué en tombant d'un arbre. Il n'était resté à Jean Valjean qu'une sœur plus âgée que lui, veuve, avec sept enfants, filles et garçons. Cette sœur avait élevé Jean Valjean, et tant qu'elle eut son mari elle logea et nourrit son jeune frère. Le mari mourut. L'aîné des sept enfants avait huit ans, le dernier un an. Jean Valjean venait d'atteindre, lui, sa vingt-cinquième année. Il remplaça le père, et soutint à son tour sa sœur qui l'avait élevé. Cela se fit simplement, comme un devoir, même avec quelque chose de bourru de la part de Jean Valjean. Sa jeunesse se dépensait ainsi dans un travail rude et mal payé. On ne lui avait jamais connu de « bonne amie » dans le pays. Il n'avait pas eu le temps d'être amoureux.

Le soir il rentrait fatigué et mangeait sa soupe sans dire un mot. Sa sœur, mère Jeanne, pendant qu'il mangeait, lui prenait souvent dans son écuelle le meilleur de son repas, le morceau de viande, la tranche de lard le cœur de chou, pour le donner à quelqu'un de ses enfants ; lui, mangeant toujours, penché sur la table, presque la tête dans sa soupe, ses longs cheveux tombant autour de son écuelle et cachant ses yeux, avait l'air de ne rien voir et laissait faire. Il y avait à Faverolles, pas loin de la chaumière Valjean, de l'autre côté de la ruelle, une fermière appelée Marie-Claude ; les enfants Valjean, habituellement affamés, allaient quelquefois emprunter au nom de leur mère une pinte de lait à Marie-Claude, qu'ils buvaient derrière une haie ou dans quelque coin d'allée, s'arrachant le pot, et si hâtivement que les petites filles s'en répandaient sur leur tablier et dans leur goulotte. La mère, si elle eût su cette maraude, eût sévèrement corrigé les délinquants. Jean Valjean, brusque et bougon, payait en arrière de la mère la pinte de lait à Marie-Claude, et les enfants n'étaient pas punis.

Il gagnait dans la saison de l'émondage vingt-quatre sous par jour, puis il se louait comme moissonneur, comme manœuvre, comme garçon de ferme bouvier, comme homme de peine. Il faisait ce qu'il pouvait. Sa sœur travaillait de son côté, mais que faire avec sept petits enfants ? C'était un triste groupe que la misère enveloppa et étreignit peu à peu. Il arriva qu'un hiver fut rude. Jean n'eut pas d'ouvrage. La famille n'eut pas de pain. Pas de pain. À la lettre. Sept enfants ! Un dimanche soir, Maubert Isabeau, boulanger sur la place de l'Église, à Faverolles, se disposait à se coucher, lorsqu'il entendit un coup violent dans la devanture grillée et vitrée de sa boutique. Il arriva à temps pour voir un bras passé à travers un trou fait d'un coup de poing dans la grille et dans la vitre. Le bras saisit un pain et l'emporta. Isabeau sortit en hâte ; le voleur s'enfuyait à toutes jambes ; Isabeau courut après lui et l'arrêta. Le voleur avait jeté le pain, mais il avait encore le bras ensanglanté. C'était Jean Valjean.

[...] Il y a dans notre civilisation des heures redoutables ; ce sont les moments où la pénalité prononce un naufrage. Quelle minute funèbre que celle où la société s'éloigne et consomme l'irréparable abandon d'un être pensant ! Jean Valjean fut condamné à cinq ans de galères. [...] Le 22 avril 1796, [...] une grande chaîne fut ferrée à Bicêtre. Jean Valjean fit partie de cette chaîne. Un ancien guichetier de la prison, qui a près de quatre-vingt-dix ans aujourd'hui, se souvient encore parfaitement de ce malheureux qui fut ferré à l'extrémité du quatrième cordon dans l'angle nord de la cour. Il était assis à terre comme tous les autres. Il paraissait ne rien comprendre à sa position, sinon qu'elle était horrible. Il est probable qu'il y démêlait aussi, à travers les vagues idées d'un pauvre homme ignorant de tout, quelque chose d'excessif. Pendant qu'on rivait à grands coups de marteau derrière sa tête le boulon de son carcan, il pleurait, les larmes

l'étouffaient, elles l'empêchaient de parler, il parvenait seulement à dire de temps en temps : *J'étais émondeur à Faverolles*. Puis, tout en sanglotant, il élevait sa main droite et l'abaissait graduellement sept fois comme s'il touchait successivement sept têtes inégales, et par ce geste on devinait que la chose quelconque qu'il avait faite, il l'avait faite pour vêtir et nourrir sept petits enfants.

[...] Tout s'effaça de ce qui avait été sa vie, jusqu'à son nom ; il ne fut même plus Jean Valjean ; il fut le numéro 24601. Que devint la sœur ? que devinrent les sept enfants ? Qui est-ce qui s'occupe de cela ? Que devient la poignée de feuilles du jeune arbre scié par le pied ?

C'est toujours la même histoire. Ces pauvres êtres vivants, ces créatures de Dieu, sans appui désormais, sans guide, sans asile, s'en allèrent au hasard, qui sait même ? chacun de leur côté peut-être, et s'enfoncèrent peu à peu dans cette froide brume où s'engloutissent les destinées solitaires, moines ténèbres où disparaissent successivement tant de têtes infortunées dans la sombre marche du genre humain. Ils quittèrent le pays. Le clocher de ce qui avait été leur village les oublia ; la borne de ce qui avait été leur champ les oublia ; après quelques années de séjour au bagne, Jean Valjean lui-même les oublia. Dans ce cœur où il y avait eu une plaie, il y eut une cicatrice. Voilà tout. À peine, pendant tout le temps qu'il passa à Toulon, entendit-il parler une seule fois de sa sœur. [...]. Elle n'avait plus avec elle qu'un enfant, un petit garçon, le dernier. Où étaient les six autres ? Elle ne le savait peut-être pas elle-même. Tous les matins elle allait à une imprimerie rue du Sabot, n° 3, où elle était plieuse et brocheuse. Il fallait être là à six heures du matin, bien avant le jour l'hiver. Dans la maison de l'imprimerie il y avait une école, elle menait à cette école son petit garçon qui avait sept ans. Seulement, comme elle entra à l'imprimerie à six heures et que l'école n'ouvrait qu'à sept, il fallait que l'enfant attendît, dans la cour, que l'école ouvrit, une heure ; l'hiver, une heure de nuit, en plein air. On ne voulait pas que l'enfant entrât dans l'imprimerie, parce qu'il gênait, disait-on. Les ouvriers voyaient le matin en passant ce pauvre petit être assis sur le pavé, tombant de sommeil, et souvent endormi dans l'ombre, accroupi et plié sur son panier. Quand il pleuvait, une vieille femme, la portière, en avait pitié ; elle le recueillait dans son bouge où il n'y avait qu'un grabat, un rouet et deux chaises de bois, et le petit dormait là dans un coin, se serrant contre le chat pour avoir moins froid. À sept heures, l'école ouvrait et il y entra. Voilà ce qu'on dit à Jean Valjean. On l'en entretint un jour, ce fut un moment, un éclair, comme une fenêtre brusquement ouverte sur la destinée de ces êtres qu'il avait aimés, puis tout se referma ; il n'en entendit plus parler, et ce fut pour jamais. Plus rien n'arriva d'eux à lui ; jamais il ne les revit, jamais il ne les rencontra, et, dans la suite de cette douloureuse histoire, on ne les retrouvera plus. »

## Extrait 2

« Résolvez les deux problèmes, encouragez le riche et protégez le pauvre, supprimez la misère, mettez un terme à l'exploitation injuste du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie inique de celui qui est en route contre celui qui est arrivé, ajustez mathématiquement et fraternellement le salaire au travail, mêlez l'enseignement gratuit et obligatoire à la croissance de l'enfance et faites de la science la base de la virilité, développez les intelligences tout en occupant les bras, soyez à la fois un peuple puissant et une famille d'hommes heureux, démocratisez la propriété, non en l'abolissant, mais en l'universalisant, de façon que tout citoyen sans exception soit propriétaire, chose plus facile qu'on ne croit, en deux mots sachez produire la richesse et sachez la répartir ; et vous aurez tout ensemble la grandeur matérielle et la grandeur morale ; et vous serez dignes de vous appeler la France » (TOME 4, LIVRE PREMIER, CHAPITRE 4)

### Extrait 3

« La société peut se rassurer de ce côté, le sang ne lui portera plus à la tête ; mais qu'elle se préoccupe de la façon dont elle respire. L'apoplexie n'est plus à craindre, mais la phtisie est là. La phtisie sociale s'appelle misère.

On meurt miné aussi bien que foudroyé.

Ne nous laissons pas de le répéter, songer, avant tout aux foules déshéritées et douloureuses, les soulager, les aérer, les éclairer, les aimer, leur élargir magnifiquement l'horizon, leur prodiguer sous toutes les formes l'éducation, leur offrir l'exemple du labeur, jamais l'exemple de l'oisiveté, amoindrir le poids du fardeau individuel en accroissant la notion du but universel, limiter la pauvreté sans limiter la richesse, créer de vastes champs d'activité publique et populaire, avoir comme Briarée cent mains à tendre de toutes parts aux accablés et aux faibles, employer la puissance collective à ce grand devoir d'ouvrir des ateliers à tous les bras, des écoles à toutes les aptitudes et des laboratoires à toutes les intelligences, augmenter le salaire, diminuer la peine, balancer le doit et l'avoir, c'est-à-dire proportionner la jouissance à l'effort et l'assouvissement au besoin, en un mot, faire dégager à l'appareil social, au profit de ceux qui souffrent et de ceux qui ignorent, plus de clarté et plus de bien-être, c'est là, que les âmes sympathiques ne l'oublient pas, la première des obligations fraternelles, c'est, que les cœurs égoïstes le sachent, la première des nécessités politiques.

Et, disons-le, tout cela, ce n'est encore qu'un commencement. La vraie question, c'est celle-ci : le travail ne peut être une loi sans être un droit.

Nous n'insistons pas, ce n'est point ici le lieu.

Si la nature s'appelle providence, la société doit s'appeler prévoyance.

La croissance intellectuelle et morale n'est pas moins indispensable que l'amélioration matérielle. Savoir est un viatique; penser est de première nécessité; la vérité est nourriture comme le froment. Une raison, à jeun de science et de sagesse, maigrit. Plaignons, à l'égal des estomacs, les esprits qui ne mangent pas. S'il y a quelque chose de plus poignant qu'un corps agonisant faute de pain, c'est une âme qui meurt de la faim de la lumière.

Le progrès tout entier tend du côté de la solution. Un jour on sera stupéfait. Le genre humain montant, les couches profondes sortiront tout naturellement de la zone de détresse. L'effacement de la misère se fera par une simple élévation de niveau.

Cette solution bénie, on aurait tort d'en douter.

[...] L'avenir arrivera-t-il ? il semble qu'on peut presque se faire cette question quand on voit tant d'ombre terrible. Sombre face-à-face des égoïstes et des misérables. Chez les égoïstes, les préjugés, les ténèbres de l'éducation riche, l'appétit croissant par l'enivrement, un étourdissement de prospérité qui assourdit, la crainte de souffrir qui, dans quelques-uns, va jusqu'à l'aversion des souffrants, une satisfaction implacable, le moi si enflé qu'il ferme l'âme ; chez les misérables, la convoitise, l'envie, la haine de voir les autres jouir, les profondes secousses de la bête humaine vers les assouvissements, les cœurs pleins de brume, la tristesse, le besoin, la fatalité, l'ignorance impure et simple.

Faut-il continuer de lever les yeux vers le ciel ? le point lumineux qu'on y distingue est-il de ceux qui s'éteignent ? L'idéal est effrayant à voir, ainsi perdu dans les profondeurs, petit, isolé, imperceptible, brillant, mais entouré de toutes ces grandes menaces noires monstrueusement amoncelées autour de lui ; pourtant pas plus en danger qu'une étoile dans les gueules des nuages. » (TOME 4, LIVRE SEPTIEME, CHAPITRE 4)

#### Extrait 4

« La vie devint sévère pour Marius. Manger ses habits et sa montre, ce n'était rien. Il mangea de cette chose inexprimable qu'on appelle de la vache enragée. Chose horrible, qui contient les jours sans pain, les nuits sans sommeil, les soirs sans chandelle, l'âtre sans feu, les semaines sans travail, l'avenir sans espérance, l'habit percé au coude, le vieux chapeau qui fait rire les jeunes filles, la porte qu'on trouve fermée le soir parce qu'on ne paye pas son loyer, l'insolence du portier et du gargotier, les ricanements des voisins, les humiliations, la dignité refoulée, les besognes quelconques acceptées, les dégoûts, l'amertume, l'accablement. Marius apprit comment on dévore tout cela, et comment ce sont souvent les seules choses qu'on ait à dévorer. A ce moment de l'existence où l'homme a besoin d'orgueil parce qu'il a besoin d'amour, il se sentit moqué parce qu'il était mal vêtu, et ridicule parce qu'il était pauvre. A l'âge où la jeunesse vous gonfle le cœur d'une fierté impériale, il abaissa plus d'une fois ses yeux sur ses bottes trouées, et il connut les hontes injustes et les rougeurs poignantes de la misère. Admirable et terrible épreuve dont les faibles sortent infâmes, dont les forts sortent sublimes. Creuset où la destinée jette un homme, toutes les fois qu'elle veut avoir un gredin ou un demi-dieu.

Car il se fait beaucoup de grandes actions dans les petites luttes. Il y a des bravoures opiniâtres et ignorées qui se défendent pied à pied dans l'ombre contre l'envahissement fatal des nécessités et des turpitudes. Nobles et mystérieux triomphes qu'aucun regard ne voit, qu'aucune renommée ne paye, qu'aucune fanfare ne salue. La vie, le malheur, l'isolement, l'abandon, la pauvreté, sont des champs de bataille qui ont leurs héros; héros obscurs plus grands parfois que les héros illustres.

De fermes et rares natures sont ainsi créées; la misère, presque toujours marâtre, est quelquefois mère; le dénûment enfante la puissance d'âme et d'esprit; la détresse est nourrice de la fierté; le malheur est un bon lait pour les magnanimes.

Il y eut un moment dans la vie de Marius où il balayait son palier, où il achetait un sou de fromage de Brie chez la fruitière, où il attendait que la brune tombât pour s'introduire chez le boulanger, et y acheter un pain qu'il emportait furtivement dans son grenier, comme s'il l'eût volé. Quelquefois on voyait se glisser dans la boucherie du coin, au milieu des cuisinières goguenardes qui le coudoyaient, un jeune homme gauche portant des livres sous son bras, qui avait l'air timide et furieux, qui en entrant ôtait son chapeau de son front où perlait la sueur, faisait un profond salut à la bouchère étonnée, un autre salut au garçon boucher, demandait une côtelette de mouton, la payait six ou sept sous, l'enveloppait de papier, la mettait sous son bras entre deux livres, et s'en allait. C'était Marius. Avec cette côtelette, qu'il faisait cuire lui-même, il vivait trois jours. » (Troisième partie, Livre cinquième - Chapitre I)

---

Texte 4:

#### **« DISCOURS SUR LA MISERE » à l'Assemblée législative, le 9 juillet 1849, VICTOR HUGO**

*A l'automne 1848, la rédaction de la Constitution pose le problème de « l'assistance ». La question du logement ouvrier est au cœur des débats. Une loi sera votée en 1850, elle prévoit d'exproprier les propriétaires de logements insalubres. A la demande de l'économiste Adolphe Blanqui, les députés sont invités à visiter les caves de Lille, où les ouvriers du textile vivent dans des conditions miséreuses. Victor Hugo s'y rendra en avril 1851, et en gardera un souvenir indigné. Cette expérience lui inspirera un discours destiné à l'Assemblée, qu'il ne prononcera pas pour cause de coup d'état, et deux ans plus tard, le poème « Joyeuse vie » qui paraîtra dans Les Châtiments.*

Il y a des détreffes très-vives, très -vraies, très-poignantes, très-guérissables. Il y a enfin, et ceci est tout à fait propre à notre temps, il y a cette attitude nouvelle donnée à l'homme par nos révolutions, qui ont constaté si hautement et placé si haut la dignité humaine et la souveraineté populaire, de sorte que l'homme du peuple aujourd'hui souffre avec le sentiment double et contradictoire de sa misère résultant du fait et de sa grandeur résultant du droit (...)

**Je ne suis pas, Messieurs, de ceux qui croient qu'on peut supprimer la souffrance en ce monde, la souffrance est une loi divine, mais je suis de ceux qui pensent et qui affirment qu'on peut détruire la misère.**

**Remarquez-le bien, Messieurs, je ne dis pas diminuer, amoindrir, limiter, circonscrire, je dis détruire.** La misère est une maladie du corps social comme la lèpre était une maladie du corps humain; la misère peut disparaître comme la lèpre a disparu. Détruire la misère! oui, cela est possible. Les législateurs et les gouvernants doivent y songer sans cesse; car, en pareille matière, tant que le possible n'est pas le fait, le devoir n'est pas rempli..

La misère, Messieurs, j'aborde ici le vif de la question, voulez-vous savoir où elle en est, la misère?

Voulez-vous savoir jusqu'où elle peut aller, jusqu'où elle va, je ne dis pas en Irlande, je ne dis pas au Moyen-âge, je dis en France, je dis à Paris, et au temps où nous vivons?(...)

Voici donc ces faits:

Il y dans Paris, dans ces faubourgs de Paris que le vent de l'émeute soulevait naguère si aisément, il y a des rues, des maisons, des cloaques où des familles, des familles entières, vivent pêle-mêle, hommes, femmes, jeunes filles, enfants, n'ayant pour lits, n'ayant pour couvertures, j'ai presque dit pour vêtements, que des monceaux infects de chiffons en fermentation, ramassés dans la fange du coin des bornes, espèce de fumier des villes, où des créatures humaines s'enfouissent toutes vivantes pour échapper au froid de l'hiver.

Voilà un fait. En voici d'autres : Ces jours derniers, un homme, mon Dieu, un malheureux homme de lettres, car la misère n'épargne pas plus les professions libérales que les professions manuelles, un malheureux est mort de faim, mort de faim à la lettre et l'on a constaté, après sa mort, qu'il n'avait pas mangé depuis six jours. Voulez-vous quelque chose de plus douloureux encore ? Le mois passé, pendant la recrudescence du choléra, on a trouvé une mère et ses quatre enfants qui cherchaient leur nourriture dans les débris immondes et pestilentiels des charniers de Montfaucon !

Eh bien, Messieurs, je dis que ce sont là des choses qui ne doivent pas être; je dis que la société doit dépenser toute sa force, toute sa sollicitude, toute son intelligence, toute sa volonté, pour que de telles choses ne soient pas! je dis que de tels faits dans un pays civilisé, engagent la conscience de la société toute entière; que je m'en sens, moi qui parle, complice et solidaire (.. ) Je voudrais que cette assemblée, majorité et minorité, n'importe, je ne connais pas, moi de majorité et de minorité en de telles questions ; je voudrais que cette assemblée n'eût qu'une seule âme pour marcher, à ce but sublime, l'abolition de la misère!

Et, Messieurs, je ne m'adresse pas seulement à votre générosité, je m'adresse à ce qu'il y a de plus sérieux dans le sentiment politique d'une assemblée de législateurs! Et, à ce sujet, un dernier mot: je terminerai là. (...) Vous n'avez rien fait tant que le peuple souffre! Vous n'avez rien fait tant qu'il y a au-dessous de vous le peuple qui désespère! Vous n'avez rien fait tant que ceux qui sont dans la force de l'âge et qui travaillent peuvent être sans pain! tant que ceux qui sont vieux et qui ont travaillé peuvent être sans asile! tant que l'usure dévore nos campagnes, tant qu'on meurt de faim dans nos villes (...)

Vous le voyez, messieurs, je le répète en terminant, ce n'est pas seulement à votre générosité que je m'adresse, c'est à votre sagesse, et je vous conjure d'y réfléchir. Messieurs, songez-y, c'est l'anarchie qui ouvre les abîmes, mais c'est la misère qui les creuse. **Vous avez fait des lois contre l'anarchie, faites maintenant des lois contre la misère ! »**

Texte 5:

## ***Le discours sur les caves de Lille (1851), VICTOR HUGO***

(...) Messieurs, quand nous sommes allés à Lille, mes honorables compagnons de voyage et moi, la loi des logements insalubres y avaient passé ; voici ce qu'elle avait laissé derrière elle, voici ce que nous avons trouvé :

Figurez-vous ces caves dont rien de ce que je vous ai dit ne peut vous donner l'idée ; figurez-vous ces cours qu'ils appellent des courettes, resserrées entre de hautes mesures, sombres, humides, glaciales, méphitiques, pleines de miasmes stagnants, encombrées d'immondices, les fosses d'aisance à côté des puits !

Hé mon Dieu ! ce n'est pas le moment de chercher des délicatesses de langage !

Figurez-vous ces maisons, ces mesures habitées du haut en bas, jusque sous terre, les eaux croupissantes filtrant à travers les pavés dans ces tanières où il y a des créatures humaines. Quelquefois jusqu'à dix familles dans une mesure, jusqu'à dix personnes dans une chambre, jusqu'à cinq ou six dans un lit, les âges et les sexes mêlés, les greniers aussi hideux que les caves, des galetas où il entre assez de froid pour grelotter et pas assez d'air pour respirer !

Et au milieu de tout cela le travail sans relâche, le travail acharné, pas assez d'heures de sommeil, le travail de l'homme, le travail de la femme, le travail de l'âge mûr, le travail de la vieillesse, le travail de l'enfance, le travail de l'infirme, et souvent pas de pain et souvent pas de feu, et cette femme aveugle, entre ses deux enfants dont l'un est mort et l'autre va mourir, et ce filetier phthisique agonisant, et cette mère épileptique qui a trois enfants et qui gagne trois sous par jour !

Figurez-vous tout cela et si vous vous récriez, et si vous doutez, et si vous niez... Ah ! vous niez ! Eh bien, dérangez-vous quelques heures, venez avec nous, incrédules et nous vous ferons voir de vos yeux, toucher de vos mains, les plaies, les plaies saignantes de ce Christ qu'on appelle le peuple !

Car, eh mon Dieu ! pourquoi vous méprenez-vous ? Parler pour les pauvres, ce n'est pas parler contre les riches ! A quelque opinion qu'on appartienne, est-ce que ce n'est pas votre avis à tous ?

Messieurs, on est venu plus d'une fois jeter le cri d'alarme dans cette Assemblée. On vous a dit, comme je viens de le faire, mais à un point de vue autre que le mien, au point de vue du passé, tandis que je me place, moi, au point de vue de l'avenir, on vous a dit que le mal croissait, que le flot montait, que le danger social grandissait d'instant en instant.

Eh bien ! moi aussi, je viens faire ma dénonciation à cette tribune...

Messieurs, je vous dénonce la misère qui n'est pas seulement la souffrance de l'individu, qui est la ruine de la société, la misère qui a fait les jacqueries, qui a fait Buzançais, qui a fait juin 1848 !

Je vous dénonce la misère, cette longue agonie du pauvre qui se termine par la mort du riche !

Législateurs, la misère est la plus implacable ennemie des lois ! Poursuivez-la, frappez-la, détruisez-la !

## Texte 6:

### *Joyeuse vie dans Les Châtiments, livre III, VICTOR HUGO*

(..) Un jour je descendis dans les caves de Lille ;  
Je vis ce morne enfer.  
Des fantômes sont là sous terre dans des chambres,  
Blêmes, courbés, ployés ; le rachis tord leurs membres  
Dans son poignet de fer(..)

Là, n'ayant pas de lit, la mère malheureuse  
Met ses petits enfants dans un trou qu'elle creuse,  
Tremblants comme l'oiseau ;  
Hélas ! ces innocents aux regards de colombe  
Trouvent en arrivant sur la terre une tombe  
En place d'un berceau !

Caves de Lille ! on meurt sous vos plafonds de pierre !  
J'ai vu, vu de ces yeux pleurant sous ma paupière,  
Râler l'aïeul flétri,  
La fille aux yeux hagards de ses cheveux vêtue,  
Et l'enfant spectre au sein de la mère statue !  
O Dante Alighieri !

C'est de ces douleurs-là que sortent vos richesses,  
Princes ! ces dénûments nourrissent vos largesses,  
O vainqueurs ! conquérants !  
Votre budget ruisselle et suinte à larges gouttes  
Des murs de ces caveaux, des pierres de ces voûtes,  
Du cœur de ces mourants.

Sous ce rouage affreux qu'on nomme tyrannie,  
Sous cette vis que meut le fisc, hideux génie,  
De l'aube jusqu'au soir,  
Sans trêve, nuit et jour, dans le siècle où nous sommes,  
Ainsi que des raisins on écrase des hommes,  
Et l'or sort du pressoir(..)

Ah ! quelqu'un parlera. La muse, c'est l'histoire.  
Quelqu'un élèvera la voix dans la nuit noire.  
Riez, bourreaux, bouffons !  
Quelqu'un te vengera, pauvre France abattue,  
Ma mère ! et l'on verra la parole qui tue  
Sortir des cieus profonds !

Ces gueux, pires brigands que ceux des vieilles races,  
Rongeant le pauvre peuple avec leurs dents voraces,  
Sans pitié, sans merci,  
Vils, n'ayant pas de cœur, mais ayant deux visages,  
Disent : - Bah ! le poète ! il est dans les nuages ! -  
Soit. Le tonnerre aussi.

Jersey, janvier 1853

## Texte 7:

### ***Germinal*, ZOLA,**

#### PREMIERE PARTIE

#### I, II

Au milieu des champs de blé et de betteraves, le coron des Deux-Cent-Quarante dormait sous la nuit noire. On distinguait vaguement les quatre immenses corps de petites maisons adossées, des corps de caserne ou d'hôpital, géométriques, parallèles, que séparaient les trois larges avenues, divisées en jardins égaux. [...]

Chez les Maheu, au numéro 16 du deuxième corps, rien ne bougeait. Des ténèbres épaisses noyaient l'unique chambre du premier étage, comme écrasant de leur poids le sommeil des êtres que l'on sentait là, en tas, la bouche ouverte, assommés de fatigue. [...] Quatre heures sonnèrent au coucou de la salle du rez-de-chaussée, [...] ce fut Catherine qui se leva. [...] Maintenant, la chandelle éclairait la chambre, carrée, à deux fenêtres, que trois lits emplissaient. Il y avait une armoire, une table, deux chaises de vieux noyer, dont le ton fumeux tachait durement les murs, peints en jaune clair. Et rien autre, des hardes pendues à des clous, une cruche posée sur le carreau, près d'une terrine rouge servant de cuvette. Dans le lit de gauche, Zacharie, l'aîné, un garçon de vingt et un ans, était couché avec son frère Jeanlin, qui achevait sa onzième année; dans celui de droite, deux mioches, Lénore et Henri, la première de six ans, le second de quatre, dormaient aux bras l'un de l'autre; tandis que Catherine partageait le troisième lit avec sa soeur Alzire, si chétive pour ses neuf ans, qu'elle ne l'aurait même pas sentie près d'elle, sans la bosse de la petite infirme qui lui enfonçait les côtes. La porte vitrée était ouverte, on apercevait le couloir du palier, l'espèce de boyau où le père et la mère occupaient un quatrième lit, contre lequel ils avaient dû installer le berceau de la dernière venue, Estelle, âgée de trois mois à peine. [...]

Mais, depuis un instant, des bruits s'entendaient derrière le mur, dans la maison voisine. Ces constructions de briques, installées économiquement par la Compagnie, étaient si minces, que les moindres souffles les traversaient. On vivait coude à coude, d'un bout à l'autre; et rien de la vie intime n'y restait caché, même aux gamins.

*[La Maheude, qui vient de se réveiller, s'adresse à son mari]*

- Hein? tu sais, je suis sans le sou, et nous voici à lundi seulement: encore six jours à attendre la quinzaine... Il n'y a pas moyen que ça dure. A vous tous, vous apportez neuf francs. Comment veux-tu que j'arrive? Nous sommes dix à la maison.

- Oh! neuf francs! se récria Maheu. Moi et Zacharie, trois: ça fait six... Catherine et le père, deux: ça fait quatre; quatre et six, dix... Et Jeanlin, un, ça fait onze.

- Oui, onze, mais il y a les dimanches et les jours de chômage... Jamais plus de neuf, entends-tu? [...] Ça ne nous donne pas du pain... Qu'est-ce que je vais fiche, dis? Tu n'as rien, toi?

- J'ai deux sous.

- Garde-les pour boire une chope... Mon Dieu! qu'est-ce que je vais fiche? Six jours, ça n'en finit plus. Nous devons soixante francs à Maigrat, qui m'a mise à la porte avant-hier. Ça ne m'empêchera pas de retourner le voir. Mais, s'il s'entête à refuser...

Et la Maheude continua d'une voix morne, la tête immobile, fermant par instants les yeux sous la clarté triste de la chandelle. Elle disait le buffet vide, les petits demandant des tartines, le café même manquant, et l'eau qui donnait des coliques, et les longues journées passées à tromper la faim avec des feuilles de choux bouillies. [...]

- Est-ce que les bourgeois de la Piolaine ne t'ont pas dit d'aller les voir? reprit le père au bout d'un silence.

La mère pinça la bouche, d'un air de doute découragé.

- Oui, ils m'ont rencontrée, ils portent des vêtements aux enfants pauvres... Enfin, je mènerai ce matin chez eux Lénore et Henri. S'ils me donnaient cent sous seulement.

Le silence recommença. Maheu était prêt. Il demeura un moment immobile, puis il conclut de sa voix sourde:

- Qu'est-ce que tu veux? c'est comme ça, arrange-toi pour la soupe... Ca n'avance à rien d'en causer, vaut mieux être là-bas au travail.

---

Texte 8:

## ***La Femme pauvre, 1897, Léon Bloy***

« Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » Depuis le gouffre de cette Parole, aucun homme n'a jamais pu dire ce que c'est que la Pauvreté.

Les Saints qui l'ont épousée d'amour et qui lui ont fait beaucoup d'enfants assurent qu'elle est infiniment aimable. Ceux qui ne veulent pas de cette compagne meurent quelquefois d'épouvante ou de désespoir sous son baiser, et la multitude passe « de l'utérus au sépulcre » sans savoir ce qu'il faut penser de ce monstre.

Quand on interroge Dieu, il répond que c'est Lui qui est le Pauvre : *Ego sum pauper*. Quand on ne l'interroge pas, il étale sa magnificence.

La Création paraît être une fleur de la Pauvreté infinie ; et le chef-d'œuvre suprême de Celui qu'on nomme le Tout-Puissant a été de se faire crucifier comme un voleur dans l'Ignominie absolue.

Les Anges se taisent et les Démons tremblants s'arrachent la langue pour ne pas parler. Les seuls idiots de ce dernier siècle ont entrepris d'élucider le mystère. En attendant que l'abîme les engloutisse, la Pauvreté se promène tranquillement avec son masque et son *crible*.

Comme elles lui conviennent, les paroles de l'Évangile selon saint Jean ! « Elle était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde. Elle était dans le monde et le monde a été fait par elle, et le monde ne l'a point connue. Elle est venue dans son domaine, et les siens ne l'ont pas reçue. »

Les *siens* ! Oui, sans doute. L'humanité ne lui appartient-elle pas ? Il n'y a pas de bête aussi nue que l'homme et ce devrait être un lieu commun d'affirmer que les riches sont de mauvais pauvres.

Quand le chaos de ce monde en chute aura été débrouillé, quand les étoiles chercheront leur pain et que la fange la plus décriée sera seule admise à refléter la Splendeur ; quand on saura que *rien n'était à sa place* et que l'espèce raisonnable ne vivait que sur des énigmes et des apparences ; il se pourrait bien que les tortures d'un malheureux divulguassent la misère d'âme d'un millionnaire qui correspondait spirituellement à ses guenilles, sur le registre mystérieux des répartitions de la Solidarité universelle.

— Moi, je me fous des pauvres ! dit le mandarin.

— Très bien ! mon joli garçon, dit la Pauvreté sous son voile, viens donc chez moi. J'ai un bon feu et un bon lit... Et elle le mène coucher dans un charnier.

Ah ! vraiment, ce serait à dégoûter d'être immortel s'il n'y avait pas de surprises, même *avant* ce qu'on est convenu d'appeler la mort, et si la pâtée des chiens de cette duchesse, revomée par eux, ne devait pas être, un jour, l'unique espoir de ses entrailles éternellement affamées !

— Je suis ton père Abraham, ô Lazare, mon cher enfant mort, mon petit enfant que je berce dans mon Sein pour la Résurrection bienheureuse. Tu le vois, ce grand Chaos qui est entre nous et le cruel riche. C'est l'abîme, qu'on ne peut franchir, des malentendus, des illusions, des ignorances invincibles. Nul ne sait son propre *nom*, nul ne connaît sa propre *figure*. Tous les visages et tous les cœurs sont obnubilés, comme le front du parricide, sous l'impénétrable tissu des combinaisons de la Pénitence. On ignore pour qui on souffre et on ignore pourquoi on est dans les délices. L'impitoyable dont tu enviais les miettes et qui implore maintenant la goutte d'Eau du bout de ton doigt ne pouvait apercevoir son indigence que dans l'illumination des flammes de son tourment ; mais il a fallu que je te prisse des mains des Anges pour que ta richesse, à toi, te fût révélée dans le miroir éternel de cette face de feu. Les délices permanentes sur lesquelles avait compté ce maudit ne cesseront pas, en effet, et ta misère non plus n'aura pas de fin. Seulement, l'Ordre ayant été rétabli, vous avez changé de place. Car il y eut entre vous deux une affinité si cachée, si parfaitement inconnue, qu'il n'y avait que l'Esprit-Saint, visiteur des os des morts, qui eût le pouvoir de la faire éclater ainsi dans l'interminable confrontation !...

Les riches ont horreur de la Pauvreté parce qu'ils ont le pressentiment obscur du négoce piaculaire impliqué par sa présence. Elle les épouvante comme le visage morne d'un créancier qui ne connaît pas le pardon. Il leur semble, et ce n'est pas sans raison, que la misère effroyable qu'ils dissimulent au fond d'eux-mêmes pourrait bien rompre d'un coup ses liens d'or et ses enveloppes d'iniquité, et accourir tout en larmes au-devant de Celle qui fut la Compagne élue du Fils de Dieu !

En même temps, un instinct venu d'En Bas les avertit de la *contagion*. Ces exécrables devinent que la Pauvreté, c'est la Face même du Christ, la Face conspuée qui met en fuite le Prince du monde et que, devant Elle, il n'y a pas moyen de manger le cœur des misérables au son des flûtes ou des hautbois. Ils sentent que son voisinage est dangereux, que les lampes fument à son approche, que les flambeaux prennent des airs de cierges funèbres et que tout plaisir succombe... C'est la contagion des Tristesses divines...

Pour employer un lieu commun dont la profondeur déconcerte, les pauvres *portent malheur*, en le même sens que le Roi des pauvres a déclaré qu'il était venu « porter le glaive ». Une tribulation imminente et certainement épouvantable est acquise à l'homme de joie dont un pauvre a touché le vêtement et qu'il a regardé les yeux dans les yeux.

C'est pourquoi il y a tant de murailles dans le monde, depuis la biblique Tour qui devait cogner le ciel, — Tour si fameuse que le Seigneur « descendit » pour la voir de près, — et qu'on bâtissait sans doute afin d'écarter éternellement les Anges nus et sans domicile qui erraient déjà sur la terre.

---

Texte 9:

### « *Le peuple d'en bas* » (The people of the Abyss) Jack London

*London déguisé en clochard, se perd pendant trois mois dans les bas-fonds de Londres, et en rapporte ce témoignage du jour du couronnement d'Edouard VII en 1902.*

Je m'assis sur un banc des quais de la Tamise, et contemplait l'eau tout illuminée. Nous étions autour de minuit, et les joyeuses bandes de fêtards passaient devant moi, abandonnant les rues bruyantes pour se rendre chez eux. Sur un banc voisin avaient pris place deux créatures en guenilles, un homme et une femme, qui essayaient en vain de dormir. La femme serrait ses bras contre sa poitrine pour se tenir droite, mais sa personne avait une fâcheuse tendance à se balancer en tous sens, tantôt en avant jusqu'à ce que, perdant presque l'équilibre, elle manquât de tomber sur la pavé, tantôt de côté ou, à gauche elle allait poser la tête sur l'épaule de son compagnon, et à droite, l'effort douloureux pour tendre son corps finissait inmanquablement par la réveiller et la redresser comme un piquet. Puis elle recommençait à s'incliner vers l'avant, et le cycle infernal reprenait jusqu'au moment où la réveillait de nouveau la douleur physique.

De temps à autre, des enfants et des jeunes gens s'arrêtaient, s'accroupissaient derrière le banc et criaient brusquement pour s'amuser, ce qui tirait de leur sommeil l'homme et la femme en les faisant sursauter. A la vue de la douleur qui marquait leurs visages, les gens éclataient de rire et s'éloignaient.

Ce manque de cœur général est vraiment stupéfiant. Voilà deux pauvres diables qui essayent de dormir sur un banc. Ils sont naturellement sans défense, et on peut les tourmenter impunément. Cinquante mille personnes ont dû défiler devant moi, qui étais assis sur ce banc, et pas une seule, en ce jour de liesse qu'était le couronnement du roi, n'a suffisamment senti vibrer les fibres de son cœur pour venir dire à la malheureuse : « Tenez, voilà six pence, et vous trouverez un lit ». Au contraire, les femmes, et plus spécialement les jeunes, faisaient des remarques qu'elles voulaient spirituelles sur la pauvre qui faisait la révérence en dormant. Et, inmanquablement, tout le monde s'esclaffait.

---

Texte 10:

## **De Jean Coste, Charles Péguy**

*in Cahiers de la quinzaine, 4-XI-1902 (tronçonné par le même).*

**"En droit, en devoir, en morale usuelle on reconnaîtrait que le premier devoir social, ou pour parler exactement, le devoir social préalable, préliminaire, celui qui est avant le premier, le devoir indispensable, avant l'accomplissement duquel nous n'avons pas même à discuter, à examiner quelle serait la cité la meilleure, ou la moins mauvaise, car avant l'accomplissement de ce devoir il n'y a pas même de cité, on reconnaîtrait que l'antéprieur devoir social est d'arracher les miséreux au domaine de misère, de faire passer à tous les miséreux la limite économique fatale.**

[...]

Quand avec le peuple ou, vraiment, dans le peuple, nous parlons d'enfer, nous entendons exactement que la misère est en économie comme est l'enfer en théologie ; le purgatoire ne correspond qu'à certains éléments de la pauvreté ; mais la misère correspond pleinement à l'enfer ; l'enfer est l'éternelle certitude de la mort éternelle ; mais la misère est pour la plus grande part la totale certitude de la mort humaine, la totale pénétration de ce qui reste de vie par la mort ; et quand il y a incertitude cette incertitude est presque aussi douloureuse que la certitude même.

[...]

**Le devoir d'arracher les misérables à la misère et le devoir de répartir également les biens ne sont pas du même ordre : le premier est un devoir d'urgence ; le deuxième est un devoir de convenance ;** non seulement les trois termes de la devise républicaine, liberté, égalité, fraternité, ne sont pas sur le même plan, mais les deux derniers eux-mêmes, qui sont plus rapprochés entre eux qu'ils ne sont tous deux proches du premier, présentent plusieurs différences notables ; par la fraternité nous sommes tenus d'arracher à la misère nos frères les hommes ; c'est un devoir préalable ; au contraire la devoir d'égalité est un devoir beaucoup moins pressant ; autant il est passionnant, inquiétant de savoir qu'il y a encore des hommes dans la misère, autant il m'est égal de savoir si, hors de la misère, les hommes ont des morceaux plus ou moins grands de fortune ; je ne puis parvenir à m'passionner pour la question célèbre de savoir à qui reviendra, dans la cité future, les bouteilles de champagne, les chevaux rares, les châteaux de la vallée de la Loire ; j'espère qu'on s'arrangera toujours ; pourvu qu'il y ait vraiment une cité, c'est-à-dire pourvu qu'il n'y ait aucun homme qui soit banni de la cité, tenu en exil dans la misère économique, tenu dans l'exil économique, peu m'importe que tel ou tel ait telle ou telle situation ; de bien autres problèmes solliciteront sans doute l'attention des citoyens ; au contraire il suffit qu'un seul homme soit tenu sciemment, ou, ce qui revient au même, sciemment laissé dans la misère pour que le pacte civique tout entier soit nul ; aussi longtemps qu'il y a un homme dehors, la porte qui lui est fermée au nez ferme une cité d'injustice et de haine.

Le problème de la misère n'est pas sur le même plan, n'est pas du même ordre que le problème de l'inégalité. Ici encore les anciennes préoccupations, les préoccupations traditionnelles, instinctives de l'humanité se trouvent à l'analyse beaucoup plus profondes, beaucoup plus justifiées, beaucoup plus vraies que les récentes, et presque toujours factices, manifestations de la démocratie ; sauver les misérables est un des soucis les plus anciens de la noble humanité, persistant à travers toutes les civilisations ; d'âge en âge la fraternité, qu'elle revête la forme de la charité ou la forme de la solidarité ; qu'elle s'exerce envers l'hôte au nom de Zeus hospitalier, qu'elle accueille le misérable comme une figure de Jésus-Christ, ou qu'elle fasse établir pour des ouvriers un minimum de salaire ; qu'elle investisse le citoyen du monde, que par le baptême elle introduise à la communion universelle, ou que par le relèvement économique elle introduise dans la cité internationale, cette fraternité est un sentiment vivace, impérissable, humain ; c'est un vieux sentiment, qui se maintient de forme en forme à travers les transformations, qui se lègue et se transmet de générations en générations, de culture en culture, qui de longtemps antérieur aux civilisations antiques s'est maintenu dans la civilisation chrétienne et sans doute s'épanouira dans la civilisation moderne ; c'est un des meilleurs parmi les bons sentiments ; c'est un sentiment à la fois profondément conservateur et

profondément révolutionnaire ; c'est un sentiment simple ; c'est un des principaux parmi les sentiments qui ont fait l'humanité, qui l'ont maintenue, qui sans doute l'affranchiront ; c'est un grand sentiment, de grande histoire, et de grand avenir ; c'est un grand et noble sentiment, vieux comme le monde, qui a fait le monde."

---

Texte 11:

### ***Appel de l'abbé Pierre, 1er février 1954***

Voici l'appel de l'abbé Pierre pour les sans-abri, le 1er février 1954, qui devait devenir le symbole de son combat pour le droit au logement.

*"Mes amis, au secours... Une femme vient de mourir gelée, cette nuit à trois heures, sur le trottoir du boulevard Sébastopol, serrant sur elle le papier par lequel, avant hier, on l'avait expulsée... Chaque nuit, ils sont plus de 2000 recroquevillés sous le gel, sans toit, sans pain, plus d'un presque nu. Devant l'horreur, les cités d'urgence, ce n'est même plus assez urgent !*

*Écoutez-moi : en trois heures, deux premiers centres de dépannage viennent de se créer : l'un sous la tente au pied du Panthéon, rue de la Montagne Sainte Geneviève ; l'autre à Courbevoie. Ils regorgent déjà, il faut en ouvrir partout. Il faut que ce soir même, dans toutes les villes de France, dans chaque quartier de Paris, des pancartes s'accrochent sous une lumière dans la nuit, à la porte de lieux où il y ait couvertures, paille, soupe, et où l'on lise sous ce titre CENTRE FRATERNEL DE DEPANNAGE, ces simples mots :*

*" TOI QUI SOUFFRES, QUI QUE TU SOIS, ENTRE, DORS, MANGE, REPREND ESPOIR, ICI ON T'AIME "*

*La météo annonce un mois de gelées terribles. Tant que dure l'hiver, que ces centres subsistent, devant leurs frères mourant de misère, une seule opinion doit exister entre hommes : la volonté de rendre impossible que cela dure. Je vous prie, aimons-nous assez tout de suite pour faire cela. Que tant de douleur nous ait rendu cette chose merveilleuse : l'âme commune de la France. Merci ! Chacun de nous peut venir en aide aux "sans abri". Il nous faut pour ce soir, et au plus tard pour demain :*

- 5000 couvertures,
- 300 grandes tentes américaines,
- 200 poêles catalytiques

*Déposez les vite à l'hôtel Rochester, 92 rue de la Boétie. Rendez-vous des volontaires et des camions pour le ramassage, ce soir à 23 heures, devant la tente de la montagne Sainte Geneviève. Grâce à vous, aucun homme, aucun gosse ne couchera ce soir sur l'asphalte ou sur les quais de Paris.*

*Merci !"*

---

Texte 12:

*"J'ai un rêve", MARTIN LUTHER KING, JR:*

**Discours prononcé par Martin Luther King, Jr, sur les marches du Lincoln Memorial, Washington, D.C, le 28 août 1963.**

Il y a cent ans, un grand Américain, qui jette sur nous aujourd'hui son ombre symbolique, a signé la Proclamation d'Emancipation. Cet arrêté d'une importance capitale venait porter la lumière, comme un phare d'espoir, aux millions d'esclaves Noirs, marqués par les flammes d'une injustice foudroyante, et annonçait l'aube joyeuse qui allait mettre fin à la longue nuit de la captivité. Mais un siècle plus tard, nous devons faire le constat tragique que les Noirs ne sont pas encore libres. Un siècle plus tard, la vie des Noirs reste entravée par la ségrégation et enchaînée par la discrimination.

Un siècle plus tard, les Noirs représentent un îlot de pauvreté au milieu d'un vaste océan de prospérité matérielle. Un siècle plus tard, les Noirs languissent toujours dans les marges de la société américaine, des exilés dans leur propre terre. Alors nous venons ici aujourd'hui pour dramatiser notre condition effroyable.

Nous venons à la capitale de notre nation pour demander, en quelque sorte, le paiement d'un chèque. Quand les architectes de notre République écrivirent les textes magnifiques de la Constitution et de la Déclaration d'Indépendance, ils signèrent un billet à l'ordre de chaque américain. C'était la promesse que chacun serait assuré de son droit inaliénable à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur.

Il est aujourd'hui évident que l'Amérique a manqué à cet engagement quant à ses citoyens de couleur. Au lieu de faire honneur à cette obligation sacrée, l'Amérique a passé au peuple Noir un chèque qui revient marqué "sans provisions". Mais nous ne saurons croire qu'il n'y a plus suffisamment de provisions dans les grands coffres d'opportunités nationaux. Alors nous venons exiger notre paiement contre ce chèque, paiement sur demande des richesses de la liberté et de la sécurité que procure la justice.

Nous venons également à cet endroit sacré pour rappeler à l'Amérique l'urgence absolue de ce moment. Ce n'est pas le moment de prendre le luxe de laisser calmer les esprits, ni de nous laisser endormir par une approche gradualiste. Il est temps de quitter la vallée sombre et désolée de la ségrégation pour prendre le chemin ensoleillé de la justice raciale. Il est temps d'ouvrir les portes de l'opportunité à tous les enfants de Dieu. Il est temps de tirer notre nation des sables mouvants de l'injustice raciale jusqu'au rocher solide de la fraternité.

Que la nation ne tienne pas compte de l'urgence du moment, qu'elle sous-estime la détermination des Noirs, lui serait fatal. Cet été étouffant du mécontentement légitime des Noirs ne prendra fin qu'à l'arrivée d'un automne vivifiant qui amènera liberté et égalité. L'année 1963 n'est pas une fin, mais un début.

Ceux qui veulent croire que les Noirs seront satisfaits seulement de s'exprimer avec force auront un fâcheux réveil si la nation revient aux affaires habituelles comme si de rien n'était. L'Amérique ne connaîtra ni repos ni tranquillité tant que les Noirs ne jouissent pas pleinement de leurs droits civiques. Les orages de la révolte continueront à secouer les fondations de notre pays jusqu'au jour où la lumière de la justice arrivera. Mais il y a quelque chose que je dois dire à mon peuple, qui est sur le point de franchir le seuil de la justice. En luttant pour prendre notre juste place, nous ne devons pas nous rendre coupables d'actes injustes. Ne buvons pas de la coupe de l'amertume et de la haine pour assouvir notre soif.

Nous devons toujours conduire notre lutte dans un haut souci de dignité et de la discipline. Nous ne pouvons pas laisser notre protestation créative dégénérer en violence physique. Encore et encore, nous devons atteindre ce niveau exalté où nous opposons à la force physique la force de l'âme. Le militantisme merveilleux qui a pris la communauté noire ne doit pas nous amener à nous méfier de tous les Blancs, on le voit par leur présence ici aujourd'hui, se sont rendus compte que leur destin dépend étroitement de la nôtre. Nous ne pouvons pas marcher seuls.

Et quand nous marchons, nous ne devons jurer d'aller toujours de l'avant. Nous ne pouvons pas faire demi-tour. Il y en a qui demandent aux fervents des droits civiques, "Quand serez-vous satisfaits ?" Nous ne

serons être satisfaits tant que nous ne pouvons pas laisser nos corps fatigués se reposer dans les motels des routes ni les hôtels des villes.

Nous ne serons être satisfaits tant que les Noirs ne peuvent bouger que d'un petit ghetto à un ghetto plus grand. Nous ne serons être satisfaits tant qu'un Noir en Mississippi n'aura pas le droit de voter et qu'un Noir à New York ne verra rien pour lequel on peut voter. Non, non, nous ne sommes pas satisfaits et nous ne serons satisfaits que le jour où la justice se déchaînera comme les eaux, et que la justice sera comme un fleuve puissant.

Je ne suis pas sans savoir que certains d'entre vous arrivent ici après maintes épreuves et tribulations. Certains d'entre vous viennent directement des cellules étroites des prisons. Certains d'entre vous viennent des régions où votre quête pour la liberté vous a laissé meurtris par les orages de la persécution et renversés par le vent de la brutalité policière.

Vous êtes les vétérans de la souffrance créative. Persévérez dans l'assurance que la souffrance non méritée vous apportera rédemption.

Retournez dans le Mississippi, retournez en l'Alabama, retournez en Géorgie, retournez en Louisiane, retournez dans les ghettos et quartiers pauvres de nos villes du Nord, en sachant que cette situation, d'une manière ou d'une autre, peut être et sera changée. Ne nous complaisons pas dans la vallée du désespoir.

Je vous dis aujourd'hui, mes amis, que malgré les difficultés et les frustrations du moment, j'ai quand même un rêve. C'est un rêve profondément enraciné dans le rêve américain.

J'ai un rêve qu'un jour, cette nation se lèvera et vivra la vraie signification de sa croyance : "Nous tenons ces vérités comme allant de soi, que les hommes naissent égaux".

J'ai un rêve qu'un jour, sur les collines de terre rouge de la Géorgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

J'ai un rêve qu'un jour même l'Etat de Mississippi, un désert étouffant d'injustice et d'oppression, sera transformé en un oasis de liberté et de justice.

J'ai un rêve que mes quatre enfants habiteront un jour une nation où ils seront jugés non pas par la couleur de leur peau, mais par le contenu de leur caractère.

J'ai un rêve aujourd'hui.

J'ai un rêve qu'un jour l'Etat de l'Alabama, dont le gouverneur actuel parle d'interposition et de nullification, sera transformé en un endroit où des petits enfants noirs pourront prendre la main des petits enfants blancs et marcher ensemble comme frères et soeurs.

J'ai un rêve aujourd'hui.

J'ai un rêve qu'un jour, chaque vallée sera levée, chaque colline et montagne seront nivellées, les endroits rugueux seront lissés et les endroits tortueux seront fait droits, et la gloire du Seigneur sera révélée, et tous les hommes la verront ensemble.

Ceci est notre espoir. C'est avec cet espoir que je rentre dans le Sud. Avec cette foi, nous pourrons transformer les discordances de notre nation en une belle symphonie de fraternité. Avec cette foi, nous pourrons travailler ensemble, prier ensemble, lutter ensemble, être emprisonnés ensemble, en sachant qu'un jour nous serons libres.

Quand ce jour arrivera, tous les enfants de Dieu pourront chanter avec un sens nouveau cette chanson patriotique, "Mon Pays, c'est de toi, douce patrie de la liberté, c'est de toi que je chante. Terre où reposent mes aïeux, fierté des pèlerins, de chaque montagne, que la liberté retentisse."

Et si l'Amérique veut être une grande nation, ceci doit se faire. Alors, que la liberté retentisse des grandes collines du New Hampshire. Que la liberté retentisse des montagnes puissantes de New York. Que la liberté retentisse des Hauts Alleghenies de la Pennsylvanie!

Que la liberté retentisse des Rockies enneigées du Colorado!

Que la liberté retentisse des beaux sommets de la Californie!

Mais aussi que la liberté retentisse Des Stone Mountains de la Géorgie!

Que la liberté retentisse des Lookout Mountains du Tennessee!

Que la liberté retentisse de chaque colline et de chaque taupinière du Mississippi! Que la liberté retentisse!

Martin Luther King Quand nous laisserons retentir la liberté, quand nous la laisserons retentir de chaque village et de chaque lieu-dit, de chaque Etat et de chaque ville, nous ferons approcher ce jour quand tous les enfants de Dieu, Noirs et Blancs, Juifs, Catholiques et Protestants, pourront se prendre par la main et chanter les paroles du vieux spiritual noir :

"Enfin libres ! Enfin libres ! Dieu tout-puissant, merci, nous sommes enfin libres!"

---

Texte 13:

## **Je témoigne de vous...**

**Message proclamé par Joseph Wresinski (fondateur du Mouvement ATD Quart Monde), le 17 octobre 1987, première journée mondiale du refus de la misère**

Millions et millions  
d'enfants, de femmes et de pères  
qui sont morts de misère et de faim,  
dont nous sommes les héritiers  
Vous qui étiez des vivants,  
ce n'est pas votre mort que j'évoque aujourd'hui  
en ce Parvis des Libertés,  
des Droits de l'homme et du citoyen ;  
C'est de votre vie dont je témoigne.

Je témoigne de vous , mères  
dont les enfants condamnés à la misère,  
sont de trop en ce monde.

Je témoigne de vos enfants  
tordus par les douleurs de la faim,  
n'ayant plus de sourire,  
voulant encore aimer.

Je témoigne de ces millions de jeunes  
qui, sans raison de croire, ni d'exister,  
cherchent en vain un avenir  
en ce monde insensé.

Je témoigne de vous, pauvres de tous les temps,  
et encore aujourd'hui,  
happés par les chemins,  
fuyant de lieux en lieux, méprisés et honnis.

Travailleurs sans métier,  
écrasés en tout temps par le labeur.  
Travailleurs dont les mains, en ces jours,  
ne servent plus à rien.

Millions d'hommes, de femmes et d'enfants,  
dont les coeurs à grands coups  
battent encore pour lutter,  
dont l'esprit se révolte contre l'injuste sort  
qui leur fut imposé,  
dont le courage exige le droit  
à l'incalculable dignité.

Je témoigne de vous,  
enfants, femmes et hommes  
qui ne voulez pas maudire,  
mais aimer et prier, travailler et vous unir,  
pour que naisse une terre solidaire.  
Une terre, notre terre,  
où tout homme aurait mis le meilleur de lui-même  
avant que de mourir.

Je témoigne de vous,  
hommes et femmes et enfants  
dont le renom est désormais gravé  
par le coeur, la main et l'outil  
sur ce Parvis des Libertés

Je témoigne de vous pour que les hommes enfin,  
tiennent raison à l'homme  
et refusent à jamais de la misère  
la fatalité.

---

# CHANSONS

## Chansons 1:

### Quelques chansons de la comédie musicale *Les Misérables*

comédie musicale basée sur le roman *Les Misérables*, de Victor Hugo, lancée à Paris en 1980, et qui a connu un énorme succès, suscitant de nombreuses reprises à Paris, Londres et New York. La version américaine est plus connue dans le monde anglo-saxon sous l'intitulé *Les Miz*.

Mis en scène par Robert Hossein, avec une musique signée Claude-Michel Schönberg et des paroles d'Alain Boublil et Jean-Marc Natel, *Les Misérables* sont présentés au Palais des Sports de Paris en septembre 1980. Prévu pour rester 8 semaines minimum, la comédie musicale restera à l'affiche seize semaines, le Palais des Sports n'étant plus disponible au-delà. En 107 représentations, elle aura réuni plus de 500 000 spectateurs.

---

#### A La Volonté du Peuple

ENJOLRAS

A la volonté du peuple  
et à la santé du progrès  
remplie ton coeur d'un vin rebelle  
et à demain, ami fidèle  
nous voulons faire la lumière  
malgré le masque de la nuit  
pour illuminer notre terre  
et changer la vie

Il faut gagner par la guerre  
notre sillon à labourer  
déblayer la misère  
pour les blonds épis de la paix  
qui danseront de joie au grand vent de la liberté

A la volonté du peuple  
et à la santé du progrès  
remplie ton coeur d'un vin rebelle  
et à demain, ami fidèle  
nous voulons faire la lumière  
malgré le masque de la nuit  
pour illuminer notre terre  
et changer la vie

A la volonté du peuple  
je fais don de ma volonté  
s'il faut mourir pour elle  
moi je veux être le premier  
le premier nom gravé au marbre du monument  
d'espoir

TOUS

A la volonté du peuple  
et à la santé du progrès  
remplis ton coeur d'un vin rebelle  
et à demain, ami fidèle  
nous voulons faire la lumière  
malgré le masque de la nuit  
pour illuminer notre terre  
et changer la vie

---

#### L'Air de la Misère

FANTINE

J'avais de si jolis défauts  
j'étais rêveuse, j'étais coquette  
un peu naïve mais pas trop  
pour ne jamais perdre la tête  
et je me faisais fête  
d'un chant d'oiseau, d'un jour nouveau  
je n'ai plus qu'une robe grise  
qui sert, aussi de couverture  
quand le vent glacé de l'hiver  
tourne la nuit dans ma mesure  
et plus beaucoup d'honneur  
de dignité au fond du coeur

La misère n'est mère de personne  
la misère est pourtant s<sub>ur</sub> des hommes  
mais personne sur terre n'en veut pour fille  
comme bâtarde née dans un cachot de la Bastille  
la misère enfante la détresse  
bien des vices et toutes les faiblesses  
la misère lâche la bête en l'homme  
et la mésange alors en chienne errante se transforme

Il faut qu'on se sente survivre  
dans un enfant qu'on a fait vivre  
et qu'en sa source d'innocence  
on noie notre désespérance  
pour ne pas mettre fin  
à cette vie sans lendemain  
La misère n'est mère de personne  
la misère est pourtant soeur des hommes  
mais personne sur terre n'en veut pour fille  
comme bâtarde née dans un cachot de la Bastille  
la misère enfante la détresse  
bien des vices et toutes les faiblesses  
la misère lâche la bête en l'homme  
et la mésange alors en chienne errante se transforme.

---

## J'Avais Rêvé d'Une Autre Vie

FANTINE

J'avais rêvé d'une autre vie  
mais la vie a tué mes rêves  
comme on étouffe les derniers cris  
d'un animal que l'on achève

J'avais rêvé d'un coeur si grand  
que le mien puisse y trouver place  
mais mon premier prince charmant  
fut l'assassin de mon enfance

J'ai payé de toutes mes larmes  
la rançon d'un petit bonheur  
à une société qui désarme la victime et pas le voleur

J'avais rêvé d'un seul amour  
durant jusqu'à la fin du monde  
dont on ne fait jamais le tour  
aussi vrai que la terre est ronde

J'avais rêvé d'une autre vie  
mais la vie a tué mes rêves  
à peine commencée, elle finit comme un court  
printemps qui s'achève

---

## Epilogue: La Lumière

JEAN VALJEAN

Je n'pars plus seul  
je suis heureux  
j'ai revu ton sourire  
juste avant de mourir

COSETTE

Vous vivrez, mon père, vous allez vivre  
moi, je veux que vous viviez, entendez-vous

JEAN VALJEAN

Oui, Cosette, défends-moi de mourir  
j'aimerais t'obéir  
La lumière est dans le c\_ur des hommes  
mais s'épuise de brûler pour personne  
aimez-vous pour vaincre les ténèbres  
tant qu'il y aura partout  
orgueil, ignorance et misère

La lumière, au matin de justice,  
puisse enfin décapiter nos vices  
dans un monde où Dieu pourrait se plaire  
s'il décidait un jour de redescendre sur la terre.

Cosette, aime-le  
Marius, aimez-la  
qui aime sa femme  
sans le savoir, aime Dieu.

---

## La Faute À Voltaire

GAVROCHE

Je suis tombé par terre, c'est la faute à Voltaire  
le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau  
je ne suis pas notaire, c'est la faute à Voltaire  
je suis petit oiseau, c'est, la faute à Rousseau

TOUS

Il est tombe par terre, c'est la faute à Voltaire  
le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau  
si tu n'es pas notaire, c'est la faute à Voltaire  
tu es petit oiseau, c'est la faute à Rousseau

GAVROCHE

Je suis tombé sur terre  
même Dieu ne sait pas comment  
je n'ai ni père, ni mère  
qui m'reconnaissent leur enfant  
je m'suis fait une famille  
avec ceux qui n'en ont pas  
joyeux drilles en guenilles avec une c\_ur gros comme  
ça.

TOUS

Tu es tombé par terre, c'est la faute à Voltaire  
le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau  
joie est ton caractère, c'est la faute à Voltaire  
misère est ton trousseau, c'est la faute à Rousseau

GAVROCHE

Je suis un va-nu-pieds  
mais, nu, le pied va quand même  
je prends ce qui me plaît  
pour payer, pas de problème  
je fais des pieds de nez  
aux marchands et à leurs dames

TOUS

Et pour te rattraper  
il leur faut plus d'un gendarme

GAVROCHE

On me connaît partout  
de Clignancourt à Belleville  
Je suis aimé par tous  
sauf par les sergents de ville

je vis de ce qui vient, et de ce qui ne vient pas  
sans savoir à l'avance l'menu du prochain repas  
Misère est mon trousseau, c'est la faute à Rousseau

On est laid à Nanterre, c'est la faute à Voltaire  
et bête à Palaiseau, c'est la faute à Rousseau  
je ne suis pas notaire, c'est la faute à Voltaire  
je suis petit oiseau, c'est la faute à Rousseau

TOUS

Il est tombé par terre, c'est la faute à Voltaire  
le nez dans le ruisseau, c'est la faute à Rousseau  
si tu n'es pas notaire, c'est la faute à Voltaire  
tu es petit oiseau, c'est la faute à Rousseau.  
tu es petit oiseau, c'est la faute à Rousseau.

---

**Donnez, Donnez**

**MENDIANTS**

Donnez, donnez, donnez aux pauvres gueux  
Donner, donner, c'est prêter au Bon Dieu  
Donnez, donnez, belles dames jolis messieurs  
Donner, donner, c'est gagner sa place aux cieux

**GAVROCHE**

Bonjour Paris, c'est moi Gavroche  
V'la ma famille, v'la ma maison  
rien dans les mains, rien dans les poches  
tout dans le c\_ur de ma chanson  
j'ai pas de sous et pourtant j'me'démerde  
et j'y vois clair, surtout la nuit  
de la Glacière à Belleville  
et de Montmartre à Montsouris  
les timides, les caïds, suivez l'guide

**MENDIANTS**

Donnez, donnez, donnez aux pauvres gueux  
Donner, donner, c'est prêter au Bon Dieu  
Donnez, donnez, belles dames, jolis messieurs

Donner, donner, c'est gagner sa place aux cieux

**GAVROCHE**

Faut qu'j'affranchisse les gens d'la haute  
c'est pas Versailles pour l'élégance  
mais d'puis qu'on a raccourci l'autr'  
Versailles, ça manque plutôt d'ambiance  
c'est pas qu'le dabe qu'on a aux Tuileries  
soit plus malin qu'le serrurier  
j'aim' bien sa poire mais qu'en effigie  
frappée sur les pièces de monnaie  
vive moi, pas le roi, ça ira, ça ira.

**UN MENDIANT**

Heureusement, qu'chez les gens d'la haute  
y en a un qui regarde en bas  
qu'on a le général Lamarque  
qui parle un peu de nous parfois  
y paraît qu'il est bien malade  
qu'est-ce qu'on f'ra quand y s'en ira  
avec l'émeute déjà qui gronde  
Paris ressemble à un volcan  
prêt à vomir la lave de sa colère  
enfin révolutionnaire

---

## **Chanson 2:**

### **La chanson des Restos du cœur – Jean Jacques Goldman/Coluche**

Moi je file un rencard à ceux qui n'ont plus rien  
Sans idéologie discours ou baratin  
On vous promettra pas les toujours du Grand Soir  
Mais juste pour l'hiver à manger et à boire.

A tous les recalés de l'âge et du chômage  
Les privés du gâteau les exclus du partage  
Si nous pensons à vous c'est en fait égoïste  
Demain nos noms peut-être grossiront la liste.

(Refrain) Aujourd'hui on n'a plus le droit  
Ni d'avoir faim ni d'avoir froid  
dépassé le chacun pour soi  
Quand je pense à toi je pense à moi.  
Je te promets pas le Grand Soir  
Mais juste à manger et à boire  
Un peu de pain et de chaleur  
Dans les restos, les Restos du Cœur

Autrefois, on gardait toujours une place à table  
Une chaise une soupe, un coin dans l'étable  
Aujourd'hui nos paupières et nos portes sont closes  
Les autres sont toujours en overdose  
J'ai pas mauvaise conscience ça m'empêche pas de dormir  
Mais pour tout dire ça gâche un peu le goût de mes plaisirs  
c'est pas vraiment ma faute si y en a qui ont faim  
Mais ça le deviendrait si on n'y change rien.

(Refrain)

J'ai pas de solution pour te changer la vie  
Mais si je peux t'aider quelques heures allons y  
Y a bien d'autres misères trop pour un inventaire  
Mais ça se passe ici, ici et aujourd'hui.  
(refrain)

---

## Chansons 3: Georges Brassens

### Chanson pour l'Auvergnat

Paroles: Georges Brassens. Musique: Georges Brassens 1954  
© Warner-Chapell Music France

Elle est à toi cette chanson  
Toi l'Auvergnat qui sans façon  
M'as donné quatre bouts de bois  
Quand dans ma vie il faisait froid  
Toi qui m'as donné du feu quand  
Les croquantes et les croquants  
Tous les gens bien intentionnés  
M'avaient fermé la porte au nez  
Ce n'était rien qu'un feu de bois  
Mais il m'avait chauffé le corps  
Et dans mon âme il brûle encore  
A la manière d'un feu de joie

Toi l'Auvergnat quand tu mourras  
Quand le croqu'mort t'emportera  
Qu'il te conduise à travers ciel  
Au père éternel

Elle est à toi cette chanson  
Toi l'hôtesse qui sans façon  
M'as donné quatre bouts de pain  
Quand dans ma vie il faisait faim  
Toi qui m'ouvris ta huche quand  
Les croquantes et les croquants  
Tous les gens bien intentionnés  
S'amusaient à me voir jeûner  
Ce n'était rien qu'un peu de pain  
Mais il m'avait chauffé le corps  
Et dans mon âme il brûle encore  
A la manière d'un grand festin

Toi l'hôtesse quand tu mourras  
Quand le croqu'mort t'emportera  
Qu'il te conduise à travers ciel  
Au père éternel

Elle est à toi cette chanson  
Toi l'étranger qui sans façon  
D'un air malheureux m'as souri  
Lorsque les gendarmes m'ont pris  
Toi qui n'as pas applaudi quand  
Les croquantes et les croquants  
Tous les gens bien intentionnés  
Riaient de me voir emmener  
Ce n'était rien qu'un peu de miel  
Mais il m'avait chauffé le corps  
Et dans mon âme il brûle encore

A la manière d'un grand soleil

Toi l'étranger quand tu mourras  
Quand le croqu'mort t'emportera  
Qu'il te conduise à travers ciel  
Au père éternel

---

### La prière

Georges Brassens  
Paroles: Poème de Francis Jammes  
autres interprètes: Frida Boccaro

Par le petit garçon qui meurt près de sa mère  
Tandis que des enfants s'amuse au parterre  
Et par l'oiseau blessé qui ne sait pas comment  
Son aile tout à coup s'ensanglante et descend  
Par la soif et la faim et le délire ardent  
Je vous salue, Marie.

Par les gosses battus, par l'ivrogne qui rentre  
Par l'âne qui reçoit des coups de pied au ventre  
Et par l'humiliation de l'innocent châtié  
Par la vierge vendue qu'on a déshabillée  
Par le fils dont la mère a été insultée  
Je vous salue, Marie.

Par la vieille qui, trébuchant sous trop de poids  
S'écrie: " Mon Dieu ! " par le malheureux dont les bras  
Ne purent s'appuyer sur une amour humaine  
Comme la Croix du Fils sur Simon de Cyrène  
Par le cheval tombé sous le chariot qu'il traîne  
Je vous salue, Marie.

Par les quatre horizons qui crucifient le monde  
Par tous ceux dont la chair se déchire ou succombe  
Par ceux qui sont sans pieds, par ceux qui sont sans mains  
Par le malade que l'on opère et qui geint  
Et par le juste mis au rang des assassins  
Je vous salue, Marie.

Par la mère apprenant que son fils est guéri  
Par l'oiseau rappelant l'oiseau tombé du nid  
Par l'herbe qui a soif et recueille l'ondée  
Par le baiser perdu par l'amour redonné  
Et par le mendiant retrouvant sa monnaie  
Je vous salue, Marie.

---

## Pauvre Martin

Paroles: Georges Brassens. Musique: Georges Brassens 1954  
© Warner-Chapell Music France

Avec une bêche à l'épaule,  
Avec, à la lèvre, un doux chant,  
Avec, à la lèvre, un doux chant,  
Avec, à l'âme, un grand courage,  
Il s'en allait trimer aux champs!

Pauvre Martin, pauvre misère,  
Creuse la terre, creuse le temps!

Pour gagner le pain de sa vie,  
De l'aurore jusqu'au couchant,  
De l'aurore jusqu'au couchant,  
Il s'en allait bêcher la terre  
En tous les lieux, par tous les temps!

Pauvre Martin, pauvre misère,  
Creuse la terre, creuse le temps!

Sans laisser voir, sur son visage,  
Ni l'air jaloux ni l'air méchant,  
Ni l'air jaloux ni l'air méchant,  
Il retournait le champ des autres,  
Toujours bêchant, toujours bêchant!

Pauvre Martin, pauvre misère,  
Creuse la terre, creuse le temps!

Et quand la mort lui a fait signe  
De labourer son dernier champ,  
De labourer son dernier champ,  
Il creusa lui-même sa tombe  
En faisant vite, en se cachant...

Pauvre Martin, pauvre misère,  
Creuse la terre, creuse le temps!

Il creusa lui-même sa tombe  
En faisant vite, en se cachant,  
En faisant vite, en se cachant,  
Et s'y étendit sans rien dire  
Pour ne pas déranger les gens...

Pauvre Martin, pauvre misère,  
Dors sous la terre, dors sous le temps!

---

## Chansons 4: Auteurs divers

### Point de vue

**Christine Sèvres - Jean Arnulf** \

Paroles: Martine Merri. Musique: Jean Arnulf 1963 "Point de vue"

© Super 45 Tours Polydor 27074  
note: femme de Jean Ferrat.

Le soleil brille pour tout le monde  
Quand, à la Méditerranée,  
On s' donne la main, on fait la ronde.  
Et chacun peut en profiter.

Faudrait voir à pas mélanger  
Les torchons avec les serviettes,  
Le caviar et la vache enragée,  
Les clochards avec les starlettes.

Moi, j'dis qu' l'hiver a pas l' même goût  
Selon comment on le regarde.  
Moi, j'dis qu' l'hiver a pas l' même goût  
A Megève ou sous l' pont de Saint-Cloud.

Sur la Seine, y a des bateaux-mouches  
Avec des dames en décolleté  
Qui rient très haut et font des touches...  
Et y a aussi les suicidés.

Faudrait voir à pas mélanger  
Les torchons avec les serviettes,

L' malheur et l'imbécillité,  
La fringale et le coup d' fourchette.

Moi, j' dis qu' la Seine a pas l' même goût  
Selon comment on la regarde.  
Moi, j' dis qu' la Seine a pas l' même goût  
Vue par en-dessus ou par en-dessous.

Y a des murs où, au matin blême,  
On met en rang les entêtés.  
Y a des murs où, au matin blême,  
On assassine la Liberté.

Faudrait voir à pas mélanger  
Les torchons avec les serviettes,  
Les martyrs et les médaillés,  
Les généraux et les poètes.

Moi, j' dis qu' l'Honneur a pas l' même goût  
Selon comment on le regarde.  
Moi, j' dis qu' la Mort a pas l' même goût  
Vue par en-dessus ou par en-dessous.

---

### Clodo sérénade

Maurice Chevalier

Quand le Tout-Paris s'illumine  
Pour donner du plaisir aux rupins  
Dans les bas-fonds de la débine

S'acheminent tous les purotins  
C'est l'heure où sortant de leur turne  
Tous les gueux, les fauchés, les clodos  
Mâchonnet parmi les nocturnes  
La chanson des piqueurs de mégots

Clodo sérénade  
C'est la voix des clochards de minuit  
Clodo sérénade  
C'est le chant des mouisards sous la pluie  
Tous ceux que la déveine a toujours poursuivis  
S'en vont d'un pas qui traîne au hasard de la nuit  
Clodo sérénade  
C'est le chant du pavé de Paris

Les richards vont dans les palaces  
A Venise, où c'qu'on voit le Lido  
Pour nous, l'Italie, c'est la place  
Où l'on dort sous le pont du métro  
On s'offre les Folies Bergères, le ciné, puis aussi l'opéra  
Mais c'est pour ouvrir les portières  
Et pour nous, c'est quand même un gala

Clodo sérénade  
C'est le chant des mouisards sous la pluie  
Clodo sérénade  
C'est la voix des clochards de minuit  
Tous ceux que la déveine a toujours poursuivis  
S'en vont d'un pas qui traîne au hasard de la nuit

Clodo sérénade  
C'est le chant du pavé de Paris

On n'est pas toujours des gens tristes  
Nous avons notre café-concert  
Quand un vieil accordéoniste  
Nous envoie ses chansons en plein air  
Et quand vient à casser sa pipe  
Un bon pote, un gars qu'avait du cœur  
On s'arrange entre pauvres types  
Pour venir lui porter quelques fleurs

Clodo sérénade  
C'est la voix des clochards de minuit  
Clodo sérénade  
C'est encore un mouisard de fini

C'était un bon gars, c'type-là  
Qu'est-ce tu veux ? Il f'sait jamais d'mal à personne  
Toujours ceux-là qui s'en vont les premiers  
Ben, qu'est-ce tu veux ?  
C'est comme ça, quoi, aïe, aïe, aïe  
Clodo sérénade  
C'est l'adieu du pavé de Paris

---

## Georgel

### Sous les ponts de Paris

Paroles: Jean Rodor. Musique: Vincent Scotto 1913  
© Editions Delormel/Arpège  
autres interprètes: Aimé Doniat, Maurice Chevalier, Lucienne  
Delye (1950), Zizi Jeanmaire (1961), Jean Raphaël, Lina

Margy (1965), Patachou, Tino Rossi, Fernand Gignac, Les  
Compagnons de la Chanson (1968), Francis Lemarque  
(1988)

note: Autres: Perchicot (1932), Albert Préjean (1932),  
Albert Préjean (1932), Georges Chelon (1991), The Three  
Tenors in Concert : José Carreras, Plácido Domingo et  
Luciano Pavarotti (1994), ...

Pour aller à Suresnes ou bien à Charenton  
Tout le long de la Seine on passe sous les ponts  
Pendant le jour, suivant son cours  
Tout Paris en bateau défile,  
L'cœur plein d'entrain, ça va, ça vient,  
Mais l'soir lorsque tout dort tranquille...

Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit,  
Toutes sortes de gueux se fauillent en cachette  
Et sont heureux de trouver une couchette,  
Hôtel du courant d'air, où l'on ne paie pas cher,  
L'parfum et l'eau c'est pour rien mon marquis  
Sous les ponts de Paris.

A la sortie d'l'usine, Julot rencontre Nini  
Ça va t'y la rouquine ? C'est la fête aujourd'hui.  
Prends ce bouquet, quelques brins d'muguet  
C'est peu mais c'est toute ma fortune,  
Viens avec moi, j'connais l'endroit  
Où l'on n'craint même pas l'clair de lune.

Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit  
Comme il n'a pas de quoi s'payer une chambrette,  
Un couple heureux vient s'aimer en cachette,  
Et les yeux dans les yeux faisant des rêves bleus,  
Julot partage les baisers de Nini  
Sous les ponts de Paris.

Rongée par la misère, chassée de son logis,  
L'on voit une pauvre mère avec ses trois petits.  
Sur leur chemin, sans feu ni pain  
Ils subiront leur sort atroce.  
Bientôt la nuit, la maman dit :  
"Enfin ils vont dormir mes gosses."

Sous les ponts de Paris, lorsque descend la nuit  
Viennent dormir là tout près de la Seine  
Dans leur sommeil ils oublieront leur peine  
Si l'on aidait un peu, tous les vrais miséreux  
Plus de suicides ni de crimes dans la nuit  
Sous les ponts de Paris.

---

## Marcelly

### Fleur de misère

1912  
autres interprètes: Berthe Sylva (1930), Ludovic Huot et  
Allan McIver (1935), Anny Flore (1956), Jack Lantier  
(1970)

C'était une gosse abandonnée  
Recueillie par des bohémiens  
Pauvre enfant, tendre fleur fanée,  
Battue et traitée comme un chien

Depuis déjà bien des semaines  
Elle s'en allait, craignant les coups,  
Danser dans les fêtes foraines  
Afin de rapporter des sous  
Mais son rire moqueur  
Cachait souvent des pleurs

On l'appelait "Fleur de misère"  
Petit ange aux grands yeux profonds,  
Dans une roulotte, à la barrière,  
Elle était l' jouet des vagabonds  
Parfois, dans ces heures amères  
Elle songeait aux p'tits enfants  
Bercés, choyés par leur maman  
On l'appelait Fleur de misère

Cependant, un clown, un Paillasse  
La rencontra sur son chemin  
De ses parents prenant la place,  
Dans l' malheur, lui tendit la main  
Mais bientôt, comme elle dev'nait femme,  
Doucement, sans qu'il s'en doutât,  
L'amour se glissa dans son âme  
Et sans l' vouloir son cœur parla  
Près d'elle, en la berçant  
Il disait tendrement

Ma jolie p'tite Fleur de misère  
C'est fini, j' veux plus t' voir pleurer  
Oublie les chagrins éphémères  
Ne pensons qu'à nous adorer  
Je veux, par un amour sincère,  
Chasser tes soucis, ton émoi  
Jamais je n'aimerai que toi,  
Ma jolie p'tite Fleur de misère

Mais une vie d' malheur pour tout gage  
Ça n' peut pas durer bien longtemps  
Pour l' cimetière, elle fit l' grand voyage  
Par un joli matin d' printemps  
Sur la tombe de la pauvre  
Le clown, loin des r'gards d'alentour,  
Déposa un bouquet d' violettes  
Bouquet d' deux sous, bouquet d'amour,  
Maudissant le trépas, il murmura tout bas

Pauvre petite Fleur de misère  
J' rêvais pour toi des jours heureux  
Mais, vois-tu, l' bonheur sur la terre  
C' n'est pas fait pour les miséreux,  
Dans une dernière prière  
Reçois ces fleurettes, tes sœurs,  
Ce bouquet-là, c'est tout mon cœur  
Adieu, ma p'tite Fleur de misère.

---

## Chanson populaire Jean Misère

Paroles: Eugène Pottier. Musique: V. Joannès Delorme 1871  
autres interprètes: Mouloudji  
note: chanson écrite après la Commune. Mouloudji ne chante  
pas les premier et dernier couplets.

Décharné, de haillons vêtu  
Fou de fièvre, au coin d'une impasse,  
Jean Misère s'est abattu  
Douleur, dit-il, n'es-tu pas lasse ?]

{Refrain:}  
Ah mais ! Ah mais !  
Ça ne finira donc jamais ?  
Ah mais ! Ah mais !  
Ça ne finira donc jamais ?

Pas un astre et pas un ami !  
La place est déserte et perdue.  
S'il faisait sec, j'aurais dormi,  
Il pleut de la neige fondue.

{au Refrain}

Est-ce la fin, mon vieux pavé ?  
Tu vois : ni gîte, ni pitance.  
Ah, la poche au fiel a crevé.  
Je voudrais vomir l'existence.

{au Refrain}

Je fus bon ouvrier tailleur,  
Vieux, que suis-je ? Une loque immonde.  
C'est l'histoire du travailleur,  
Depuis que notre monde est monde.

{au Refrain}

Maigre salaire et nul repos,  
Il faut qu'on s'y fasse ou qu'on crève.  
Bonnets carrés et chassepots  
Ne se mettent jamais en grève.

{au Refrain}

Malheur ! Ils nous font la leçon,  
Ils prêchent l'ordre et la famille :  
La guerre a tué mon garçon,  
Le luxe a débauché ma fille !

{au Refrain}

De ces détresseurs inhumains,  
L'Eglise bénit les sacoches  
Et leur bon Dieu nous tient les mains  
Pendant qu'on fouille dans nos poches.

{au Refrain}

Un jour, le ciel s'est éclairé,  
Le soleil a lui dans mon bouge.  
J'ai pris l'arme d'un fédéré,  
Et j'ai suivi le drapeau rouge.

{au Refrain}

Mais, par mille, on nous coucha bas :  
C'était sinistre au clair de lune.  
Quand on m'a retiré du tas,  
J'ai crié "Vive la Commune !"

{au Refrain}

Adieu, martyrs de Satory !  
Adieu, nos châteaux en Espagne !  
Ah ! Mourons... Ce monde est pourri.  
On en sort comme on sort d'un bagne.

{au Refrain}

[A la morgue on coucha son corps.  
Et tous les jours, dalles de pierre,  
Vous étalez de nouveaux morts,  
Les otages de la misère !

{au Refrain}

---

## Berthe Sylva

### L'enfant de la misère

Musique: M. Farbi 1920  
autres interprètes: Jean Lalonde (1938), Marthe Fleurant (1971)

La gosse n'a pas six ans  
Et jamais un sourire  
N'adoucit en passant  
Son visage de cire.  
Ses yeux profonds et bleus,  
N'ont pas l'air de comprendre  
Qu'on soit si malheureux  
A un âge aussi tendre

C'est l'enfant de la misère,  
Qui est passée près de vous,  
Qui ne reçoit de sa mère,  
Que des injures et des coups.  
Le long des rues de la ville,  
Elle tend sa petite main,  
Disant de sa voix fragile :  
"Donnez-moi un peu de pain".

Et quand le soir,  
A demi-morte,  
Elle n'apporte qu'un peu d'argent,  
Elle n'ose pas franchir la porte,  
Car elle sait ce qui l'attend.

C'est l'enfant de la misère,  
Qui est passée près de vous,  
Qui ne reçoit de sa mère,  
Que des injures et des coups.

Un beau soir de printemps,  
La mère un peu plus ivre  
La prend brutalement  
L'attache au lit de cuivre  
Et se met à frapper,  
A larges coups sonores  
Sur le corps décharné  
De l'enfant qui l'implore.

C'est l'enfant de la misère,  
Que l'on vient de ramasser,

Dans le sang et la poussière,  
Comme un pauvre oiseau blessé.  
On la prend et la console,  
On la met dans un lit blanc,  
Mais déjà la vie s'envole  
De son petit corps tremblant.

C'est alors qu'un homme se penche  
Et vient lui demander tout bas,  
Avec l'espoir d'une revanche :  
"C'est bien ta mère qui t'a fait ça ?"

Mais l'enfant de la misère  
Murmure très doucement  
Avant de quitter la Terre :  
"Non, ce n'est pas ma Maman."

---

## Bidonville

Paroles: Claude Nougaro. Musique: B. Powell 1965  
Titre original: "Berimbau"  
© Ipanema Music et Rondor Music France  
autres interprètes: Maurane (1999)  
note: Berimbau a été écrite par R.Gilbert & V. de Moras.

Regarde là, ma ville.  
Elle s'appelle Bidon,  
Bidon, Bidon, Bidonville.  
Vivre là-dedans, c'est coton.  
Les filles qui ont la peau douce  
La vendent pour manger.  
Dans les chambres, l'herbe pousse.  
Pour y dormir, faut se pousser.  
Les gosses jouent, mais le ballon,  
C'est une boîte de sardines, Bidon.

Donne-moi ta main, camarade,  
Toi qui viens d'un pays  
Où les hommes sont beaux.  
Donne-moi ta main, camarade.  
J'ai cinq doigts, moi aussi.  
On peut se croire égaux.

Regarde là, ma ville.  
Elle s'appelle Bidon,  
Bidon, Bidon, Bidonville.  
Me tailler d'ici, à quoi bon ?  
Pourquoi veux-tu que je me perde  
Dans tes cités ? A quoi ça sert ?  
Je verrais toujours de la merde,  
Même dans le bleu de la mer.  
Je dormirais sur des millions,  
Je reverrais toujours, toujours Bidon.

Donne-moi ta main, camarade,  
Toi qui viens d'un pays  
Où les hommes sont beaux.  
Donne-moi ta main, camarade.  
J'ai cinq doigts, moi aussi.  
On peut se croire égaux.

Serre-moi la main, camarade.  
Je te dis : "Au revoir".

Je te dis : "A bientôt".  
Bientôt, bientôt,  
On pourra se parler, camarade.  
Bientôt, bientôt,  
On pourra s'embrasser, camarade.  
Bientôt, bientôt,  
Les oiseaux, les jardins, les cascades.  
Bientôt, bientôt,  
Le soleil dansera, camarade.  
Bientôt, bientôt,  
Je t'attends, je t'attends, camarade.

---

## Léo Ferré Madame la misere

Musique: Léo Ferré

Madame la misère écoutez le vacarme  
Que font vos gens le dos voûté la langue au pas  
Quand ils sont assoiffés il ne soulent de larmes  
Quand ils ne pleurent plus il crèvent sous le charme  
De la nature et des gravats

Ce sont des suppliciés au ventre translucide  
Qui vont sans foi ni loi comme on le dit parfois  
Régler son compte à Monseigneur Ephéméride  
Qui a pris leur jeunesse et l'a mise en ses rides  
Quand il ne leur restait que ça

Madame la misère écoutez le tumulte  
Qui monte des bas-fonds comme un dernier convoi  
Traînant des mots d'amour avalant les insultes  
Et prenant par la main leurs colères adultes  
Afin de ne les perdre pas

Ce sont des enragés qui dérangent l'histoire  
Et qui mettent du sang sur les chiffres parfois  
Comme si l'on devait toucher du doigt pour croire  
Qu'un peuple heureux rotant tout seul dans sa mangeoire  
Vaut bien une tête de roi

Madame la misère écoutez le silence  
Qui entoure le lit défait des magistrats  
Le code de la peur se rime avec potence  
Il suffit de trouver quelques pendus d'avance  
Et mon Dieu ça ne manque pas

---

## Frederik Mey Songez que maintenant...

Paroles et Musique: Frederik Mey 1988  
© 1988 - Disque Discodis

Songez que maintenant  
La lune pale est sur la ville  
Songez que maintenant  
Dans cette nuit douce et tranquille  
Un homme ferme les yeux  
A jamais dans cette seconde

Et dans un lit miséreux  
Un rêveur est venu au monde  
Songez-y dans cette nuit  
Songez que vous avez  
Du pain et du vin sur vos tables  
Songez que vous avez  
Là des richesses incroyables  
Songez à ceux qui la nuit  
Voient la lumière à vos fenêtres  
Qui n'ont ni table ni lit  
Songez que la misère est traître  
Songez-y dans cette nuit  
Songez à ceux qui rient  
Pour cacher qu'ils n'ont plus de larmes  
Songez à ceux qui crient  
La voix brisée dans le vacarme  
Et songez à ceux qui noient  
Leur désespoir et leur faillite  
Et songez comme parfois  
Un verdict se prononce vite  
Songez-y dans cette nuit  
Songez que quelque part  
Dans cette nuit sombre et secrète  
Songez que quelque part  
On va compter les baïonnettes  
Songez que s'il n'en manquait  
Rien qu'une seule à cette somme  
Cela pourrait épargner  
Peut-être alors la vie d'un homme  
Je me demande parfois  
S'il faut quand même aimer ce monde  
Il faut l'apprendre je crois  
A chaque instant à chaque seconde  
Songez-y dans cette nuit

---

## Mc Solaar Armand est mort

Fait d'hiver en plein été  
De galère en galère Armand c'est retrouvé clochard  
Pourtant depuis tant d'années  
Son job perdu, il avait recherché  
Abandonné de sa femme et son chien Albert  
Mort, lors d'une dispute d'un coup de revolver  
Et dans le quartier, révolté, rebelle de dernière heure  
La quarantaine dépassée, il est seul et il pleure  
Il est trop tard pour s'intéresser à son triste sort  
Armand est mort {x2}

Pourtant dix ans auparavant devant ses enfants  
Leur enseignant l'amour et le respect des parents  
La haine de l'avarice dans ce monde dément  
Armand passait du bon temps  
Accident du travail, quelques indemnités  
Il retrouve un emploi puis il est licencié  
Invité au mariage de sa femme, Armand  
Perd au tribunal la garde des enfants  
Il est trop tard pour s'intéresser à son triste sort

Armand est mort {x2}

Avant sa fin, il habitait une belle propriété  
Avec vue sur la mort, un asile de paumés

Avant sa fin, avant sa mort, il en fut délivré  
Laminé, décervelé, lobotomisé  
Il est trop tard pour s'intéresser à son triste sort

Le pauvre Armand est mort

---

## **Dabatcha'ZZ**

### **Les misérables**

Seul sur son banc le regard fixe les cheveux blancs  
Il ausculte le temps aux yeux des gens indifférents  
Son visage recouvert décimé par la vie  
Les couleurs manquèrent, on le teinta de gris  
L'homme en question est un homme c'est certain  
L'homme sans maison vit une vie de chien  
De temps à autre décroche pourtant un sourire  
Voyant s'articuler toutes ces poupées de cire  
Une vision, un flash, un instant de bonheur  
Se dissipent les tâches car son esprit est ailleurs  
La révolution lui importe vraiment peu  
Sachant que sa maison se trouve plus haut plus près des cieux

Une vie qui s'envole  
Des moments qui se meurent  
Une vie qui décolle  
Pour un nouvel ailleurs

Seul sur son banc, le regard fixe, les cheveux blancs  
Misérable mendiant, autour de toi les Jean Valjean  
Chacun pour soi et Dieu pour tous  
Garde pourtant la foi en subit les secousses  
Un esprit solitaire qui ne se confie pas  
Marié, célibataire, orphelin, ou papa ?  
Comment justifier camoufler le fait qu'aujourd'hui  
Un homme est condamné car prisonnier de sa vie  
Une vision, une larme, un instant de rancœur  
Souvenirs pour seule arme bientôt le monde meilleur  
La révolution lui importe vraiment peu  
Sachant que sa maison se trouve plus haut, plus près des cieux

Une vie qui s'envole  
Des moments qui se meurent  
Une vie qui décolle  
Pour un nouvel ailleurs

Seul sur son banc, le regard fixe, les cheveux blancs  
S'envolent lentement les 40 ans d'un ange errant  
Personne n'est responsable, quelle triste comédie  
Les auteurs de ce drame se cherchent tous un alibi  
Toi, moi, eux, tout le monde est coupable  
Selon les règles du jeu qui sont les misérables ?  
Une vision, une larme, un instant de douleur  
Ton histoire est une fable dont je me fais narrateur  
La révolution t'importait réellement peu  
Sachant que ta maison se trouve aujourd'hui dans les cieux

Une vie qui s'envole  
Des moments qui se meurent  
Une vie qui décolle  
Pour un nouvel ailleurs

Une vie qui s'envole  
Des moments qui se meurent  
Une vie tombe au sol  
Mon ami je te pleure

---

## **Akhenaton**

### **Je ne suis pas à plaindre**

Paroles et Musique: Akhenaton 1995 *"Métèque et mat"*

C'était un jour de pluie où l'on n'aime pas mettre  
Un seul pied dehors, la tête à la fenêtre  
J'étais très occupé à me plaindre de notre concert  
Du lieu, du son, des conditions, de l'atmosphère

Qui régnait, mais peu de temps avant de jouer  
Une dame s'est approchée et m'a dit  
"Cet enfant est condamné  
Son rêve est de vous rencontrer"

Elle avait fait 400 kilomètres en ambulance pour nous voir  
Ecouter le répertoire ce soir  
Quand Steve est descendu, son visage était pâle  
Miroir de la maladie, une empreinte du mal

Le concert terminé il était si content  
Que ses yeux retrouvèrent les couleurs du printemps

Puis, je lui fis faire des promesses sur une année  
Pour empêcher le désespoir de l'emporter  
Je suis parti environ trois semaines  
Quand je suis revenu, Pascal n'était plus le même

Il m'a dit, tu sais, les plus beaux cœurs ont une fin  
Le 23 août au soir, Steve s'est éteint  
Je n'ai pas pu te parler, désolé  
Mais pour toi ces paroles sont nées, 21 jours après

Moi qui me plaignais de mes vacances  
De ceci, de cela, de l'argent que j'ai paumé en France  
Chill a perdu 200 balles à Roissy  
Et Steve a perdu la vie à 17 ans et demi

Depuis ce jour, le caprice dort dehors  
Et j'ai promis d'éviter de chialer sur mon sort  
Tout ce que j'ai dit, que je n'aurais jamais dû dire  
Je le regrette car ma vie jusque-là n'a pas été la pire

Il y a des soirs où je suis si malheureux  
J'ai réalisé être un petit con capricieux  
Steve d'où tu es, je suis sûr que tu peux me voir  
Ces mots sont à jamais pour ta mémoire

Je ne suis pas à plaindre

Il est arrivé la main tendue vers nous, moi  
Je pensais qu'il voulait des sous.  
Cette nuit-là à Marrakech je ne l'oublierai de sitôt,  
Il demandait seulement un escargot.

Vois-tu le décalage de rêves qu'il y a entre nous enfin?

Le bonheur pour lui, pour moi est un rien  
Ce sont des faits effrayants  
Il était minuit, lui tout seul en haillons, il avait 4 ans

Je suis parti un nœud dans les entrailles  
Mais lui heureux tout plein, les cheveux en bataille  
Des images douloureuses alors sont revenues dans mon cœur  
Que je voulais oublier à jamais

Comme cet enfant qui pleurait  
Battu par son père qui semblait enragé  
La ceinture dans une main, de l'autre il agrippait ses cheveux  
Parce qu'il ne voulait pas faire des trucs avec les messieurs

Je revois la misère, ces gosses qui ne voient pas  
La mort flotter sur les bidonvilles de Casa  
Les dirhams que j'ai donnés pour une fleur

Et que ce petit a gardé, une heure sur son cœur

Moi, étant gamin, je partais faire des footings  
Et grognait tous les jours pour un trou dans mon training  
Une pièce de cuir, autre défaut dans mon château  
Les semelles de mes Kickers et les lacets de mes Tobaccos

Je crissais quand mes amis sortaient  
Des fois ma mère ne pouvait pas me donner assez  
J'y repense aujourd'hui et le mal devient bon  
A côté de ces enfants, nous sommes nés dans le coton

Je ne peux rien changer, je ne peux rien y faire  
Les jours où j'ai flippé, j'aurais juste dû me taire

Je ne suis pas à plaindre

---

## Chansons 5: Laurent Voulzy

### Jésus

Chanson écrite pour le Père Joseph Wresinski  
Paroles et Musique: A.Souchon, L.Voulzy 2001 "Avril"

Même,  
Même sourire d'enfant  
Même air qu'on respire  
En même temps,  
Même cœur battant,  
Même air qu'on entend  
En même temps.

Pourtant seuls,  
Seuls sur terre  
Certains  
Ils vont sans maison  
Sans raison  
Sans amour  
certains,  
Comme ça et le froid  
Sur leurs mains.

Jésus  
L'entends-tu?  
Ces filles et ces garçons  
Perdus,  
Ne sont-ils pas  
Assez précieux?  
Du haut de tes cieux  
Délicieux  
Ohohoh

Jésus  
Roi du ciel  
Nos âmes volent  
Avec leurs ailes,  
Toi tu choisis lesquelles?

Même  
Même désir d'amour,

Les mêmes  
"Je t'aime toujours",  
Même navire pourtant,  
Même vague et  
Même vague  
Et même vent

Pourtant rien,  
Rien à faire  
Certains,  
A côté  
A côté du chemin,  
Ils vont sans rien,  
Sans espoir, le matin  
Le soir,

Jésus  
L'entends-tu?  
Ces dames et ces messieurs  
Pieds nus.  
Ne sont-ils pas assez  
Gracieux?  
Trop bas  
Pourtes yeux délicats,  
Ohohoh

Jésus  
Roi du vent  
Nos âmes volent  
Pareillement,  
Toi tu choisis  
Comment?

Même,  
Même vie devant,  
Et tant de destins  
Différents,  
Pour l'un facile,  
Pour l'autre  
Un chemin difficile...

Pour l'un facile,  
Pour l'autre  
un chemin difficile,  
Si différent..

## Le pouvoir des fleurs

Paroles: Alain Souchon. Musique: Laurent Voulzy 1992  
"Caché derrière" - autres interprètes: Les Enfoirés (2001)

Je m'souviens on avait des projets pour la terre  
pour les hommes comme la nature  
faire tomber les barrières, les murs,  
les vieux parapets d'Arthur  
fallait voir  
imagine notre espoir  
on laissait nos cœurs  
au pouvoir des fleurs  
jasmin, lilas,  
c'étaient nos divisions nos soldats  
pour changer tout ça

changer le monde  
changer les choses avec des bouquets de roses  
changer les femmes  
changer les hommes  
avec des géraniums

je m'souviens, on avait des chansons, des paroles  
comme des pétales et des corolles  
qu'écoutait en rêvant  
la petite fille au tourne-disque folle  
le parfum

---

imagine le parfum  
l'Eden, le jardin,  
c'était pour demain,  
mais demain c'est pareil,  
le même désir veille  
là tout au fond des cœurs  
tout changer en douceur

changer les âmes  
changer les cœurs avec des bouquets de fleurs  
la guerre au vent  
l'amour devant  
grâce à des fleurs des champs

ah! sur la terre  
il y a des choses à faire  
pour les enfants, les gens, les éléphants  
ah! tant de choses à faire  
moi pour  
te donner du cœur  
je t'envoie des fleurs

tu verras qu'on aura des foulards, des chemises  
et que voici les couleurs vives  
et que même si l'amour est parti  
ce n'est que partie remise  
pour les couleurs, les accords, les parfums  
changer le vieux monde  
pour faire un jardin  
tu verras  
tu verras  
le pouvoir des fleurs

---

## OUVRAGES LITTÉRAIRES :

Charles Dickens, *Oliver Twist*, 1837

Hans Christian Andersen, *La Petite Fille aux allumettes*, 1848

George Sand, *La petite Fadette*, 1849

George Sand, *François le Champi*, 1850

Comtesse de Ségur, *Les Petites Filles modèles*, 1858

Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862

Alphonse Daudet, *Le Petit Chose*, 1868

Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Hector Malot, *Sans famille*, 1878

Émile Zola, *Germinal*, 1885

Léon Bloy, *Le Désespéré*, 1887

Léon Bloy, *La Femme pauvre*, 1897

Eugène Le Roy, *Jacquou le Croquant*, 1899

Jack London, *Le Peuple d'en bas*, 1903 (aussi paru sous le nom *Le peuple de l'abîme* en 10|18)

John Steinbeck, *Des souris et des hommes* (*Of Mice and Men*), 1937

Georges Bernanos, *Nouvelle Histoire de Mouchette*, 1937

Kurt Held, *Zora la rousse*, 1941